

# PARIS MATCH

PHOTOS  
DES MANNEQUINS D'HIER AUX TOP MODELS  
DANS LES COULISSES DES DÉFILÉS



## 7 DÉCENNIES EN VOGUE

CARDIN, CHANEL,  
COURRÈGES, DIOR,  
GAULTIER, GIVENCHY,  
LAGERFELD,  
SAINT LAURENT...

ILS ONT TOUS POSÉ  
POUR MATCH

# L'ODE À LA MODE

Une arme de séduction française

LA PAROLE  
AUX NOUVELLES  
CRÉATRICES







TANK  
*Cartier*



## PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi

 DIRECTEUR GÉNÉRAL  
DE LA RÉDACTION

Fabienne Lengwiler

## DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

Caroline Mangez

 DIRECTEUR AVANTAGE  
DE LA RÉDACTION

Guillaume Chauvin, directeur photo

## DIRECTEUR ARTISTIQUE

Michel Masson

## CONSEILLER PHOTO

Marc Bironcourt

## RÉDACTRICE EN CHEF

TECHNIQUE

Tania Gaster

## COORDINATION ÉDITORIALE

Fabienne Longeville

## ONT CÉLÉBRÉ A CE NUMÉRO

Arnaud Baron (réseau)

## Avril : Gérard Depardieu, Flora Coquerel, Emmanuel Carrère, Jean Cau

Romain Cierger, Danièle Georges

André Lacaze, Elisabeth Lazaroo

## Pascal Maynadier, Katheline Pancol

Aurélie Ray, Matthias Petit

## Catherine Schwab, Ghislain de Volet

## ARCHIVES PHOTO

Françoise Ansart, Pascal Beno

Claude Barthe, Nadine Molino

## DOCUMENTATION

Françoise Perrin-Houdou

## FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel

## VENTES

Laure Félix-Faure, Tel. 01 87 55 56 76

Sandrine Pianezza, Tel. 01 87 55 58 78

## CONCEPTION GRAPHIQUE

Grizzly Editorial Design

## IMPRESSION

Yves Fréjus France

## Production (77) et Malakoff (92)

## Adressé à la vente en première page

## pouvant majoritairement de France. 0 % de

## flots recyclés, papier certifié PEFC

Empreinte : Post 0,00 kg/lf

## PARIS MATCH

9, rue de l'Université

## Media News, société par actions simplifiée

## unipersonnelle (SASU) au capital de

## 200 000 €, siège social : 7, rue des Cévennes

## 75019 Paris, RCS Paris 828 375

## Associe : Hachette Filipsack Press

## PRÉSIDENTE

Constance Bengué

## DIRECTION DE LA PUBLICATION

Constance Bengué

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'informations sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les photographies ne sont pas libres de droits et leur usage implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numeros de commission paritaire :  
0922 / 62011, Sipa 0397-6355

Dépot légal : février 2022 / © LMN 2022.

## LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2, rue des Cévennes, 75019 Paris

Présidente : Marie Renou-Couteaute

Directrice déléguée Presse : Fabienne Blot

Directrice de la publication Doctora Gallot.  
Assistante : Aurélie Marceau.  
Tél. : 01 87 49 420.

Devant le mur électronique du hors-série, nos conseurs Catherine Schwab et Élisabeth Lazaroo.



**CRÉDITS PHOTOS** P. 4 : M. Bironcourt, P. Petit, P. 7 : W. Carone, P. 8 et 9 : W. Rizzo, P. 10 et 11 : R. Vital, P. 12 et 13 : M. Litran, P. 14 et 15 : M. Litran, P. 16 et 17 : B. Auger, P. 18 et 19 : B. Gysembergh, P. 21 : F. Pages, P. 22 et 23 : S. Mucke, P. 24 : J. C. Sauer, P. 26 et 27 : W. Rizzo, P. 28 et 29 : Sipa, D. Loonis/Timelife, P. 30 et 31 : M. Jarnoux, W. Carone, P. 32 et 33 : W. Rizzo, P. 34 et 35 : M. Rizzo, P. 36 et 37 : W. Rizzo, P. 38 et 39 : W. Rizzo, P. 40 et 41 : J. Garofalo, P. 42 et 43 : P. Habans, Ulstein Bild via Getty Images, P. 44 et 45 : J. C. Deutsch, D. Camus, J. C. Deutsch, P. 46 et 47 : M. Litran, Patrick Aventurier/Gamma-Rapho, P. 48 et 49 : P. Habans, P. 50 et 51 : J. P. Biot, P. Habans, B. Guyot/APF P. 53 : C. Platania/Reuters, P. 54 et 55 : M. Thompson/Trunk Archive/Photoshot, P. 56 et 57 : DR, W. Rizzo, P. 58 et 59 : W. Rizzo, P. 60 et 61 : P. Jarnoux, F. Pages, J. C. Deutsch, Getty Images, F. Gragon, K. Lagerfeld, J. Garofalo, P. 63 : W. Rizzo/Sipa, P. 64 et 65 : Y. Gemblin, M. Haesler/Sterl/Bestimage, P. 66 et 67 : O. Bonde/Bestimage, P. 68 et 69 : P. Le Tellier, Jacques-Colin/Bestimage, S. Micke, V. Boyko/Getty Images, Louis Vuitton, P. 70 et 71 : J. P. Pedrazzini, R. Mor/Dior, P. 72 et 73 : E. Scorcelli, P. 74 et 75 : M. Litran, M. Marsland/Getty Images, S. Cardinale/Corbis via Getty Images, P. 76 et 77 : Bettmann/Getty Images, P. 78 et 79 : Keystone via Getty Images, Getty Images, Corbis via Getty Images, P. 80 et 81 : F. Pages, B. Bacheler, C. Court/AP/Sipa, C. Gassian/Contour via Getty Images, D. Juvicovs/Bestimage, K. Lamarck/Reuters, P. 82 et 83 : J. C. Sauer, P. 86 et 87 : W. Rizzo, J. C. de Castelbajac, G. Ricci, J. C. Sauer, P. 89 : P. Schmidt/Musée d'Orsay/RMN, P. 90 et 91 : E. Scorcelli, P. 92 et 93 : V. Virgile/Gamma-Rapho, J. C. Deutsch, Abaca, P. 94 et 95 : E. Scorcelli, P. 96 et 97 : M. Litran, E. Scorcelli, P. 98 : DR





ACTUELLEMENT

# YVES SAINT LAURENT AUX MUSÉES

CENTRE POMPIDOU  
MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS  
MUSÉE DU LOUVRE  
MUSÉE D'ORSAY  
MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS  
MUSÉE YVES SAINT LAURENT PARIS

**NOTRE SÉLECTION**

# ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



N°3 Nos étés B.B.

100 pages - 10€



N°5 Elizabeth II,  
le roman de sa vie

100 pages - 10€



N°8 La nostalgie  
des Kennedy

100 pages - 10€



N°11 Romy, destin  
brisé

100 pages - 10,50€



N°12 De Gaulle et nous

100 pages - 10,50€



N°13 La Lune, Mars :  
les défis de demain

100 pages - 10,50€



N°15 Gainsbourg,  
pile ou face

100 pages - 10,50€



N°16 La folie  
Napoléon

100 pages - 10,50€



N°17 Couples de  
légende

100 pages - 10,50€



N°19 Mireille Darc,  
la charmeuse

100 pages - 10,50€



N°20 Les princesses  
rebelles

100 pages - 10,50€



N°21 Héros et  
reporters de guerre

100 pages - 10,50€



N°22 La saga  
Rolling Stones

100 pages - 10,50€



N°23 Éternel  
Belmondo

100 pages - 10,50€



N°24 L'album privé  
des présidents

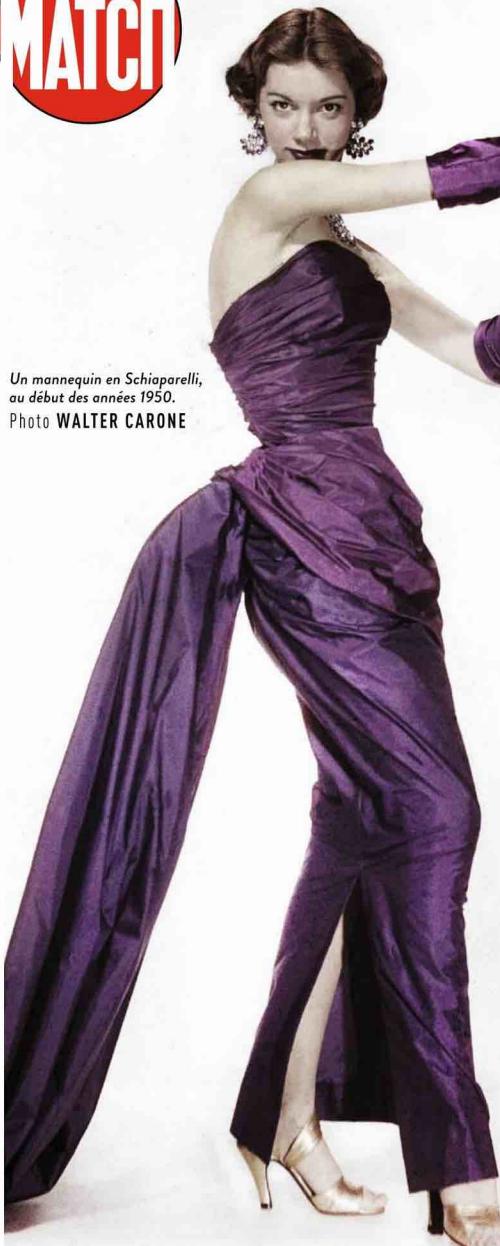
100 pages - 10,50€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au  
Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris.

Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : 01 87 15 54 88 ou [flongeville@lagarderene.com](mailto:flongeville@lagarderene.com)

Retrouvez l'intégralité de la collection sur [www.parismatchabo.com](http://www.parismatchabo.com)

Commande en ligne (France uniquement)



*Un mannequin en Schiaparelli,  
au début des années 1950.*

Photo WALTER CARONE

## SOMMAIRE

### LES TÉNORS

- YVES SAINT LAURENT: « JAI EU LE TRAC TOUTE MA VIE ..... 8  
 CETTE ANGOISSE M'A TOUJOURS HANTÉ ..... 20

Par Catherine Schwab

- KARL LAGERFELD: « JE NE ME DIS PAS "JE SUIS LE MEILLEUR".  
 UN COUP DE PIED DANS LE DERRIÈRE ET AU BOULOT! » ..... 24  
 Interview Élisabeth Lazaroo

### UNE MODE NOMMÉE DÉSIR

- DIOR CONTRE FATH ..... 26  
 Par André Lacaze

- MADEMOISELLE, LA DERNIÈRE COLLECTION ..... 36  
 Par Jean Cau

### MINI, MINI, MINI, TOUT EST MINI

- COURRÈGES, LE RÉVOLUTIONNAIRE ..... 40  
 Par Catherine Schwab

### DES ANNÉES HIPPIES AU SEXY-CHIC

- ON LES SURNOMME « LES ANGES », MAIS C'EST LE DIABLE  
 QUI SEMBLE LES AVOIR DESSINÉES ..... 46  
 Par Florence Broizat

### LES TOPS AU POUVOIR

- RIEN NE RÉSISTE À VICTOIRE ..... 54  
 Par Danièle Georget

- AZZEDINE ALAIA: « J'AI ÉTÉ MARQUÉ PAR DEUX FEMMES QUI  
 SONT LE TOP DE LA FRANÇAISE, LOUISE DE VILMORIN ET ARLETTY.  
 CE SONT ELLES QUI M'ONT TOUT APPRIS » ..... 62  
 Par Katherine Pancol

### LA MAGIE DES DÉFILÉS

- PANIQUE DANS LES GRANDES MAISONS, SI ANNA WINTOUR  
 BOUGE LE NEZ, IL N'Y A PLUS QU'A RANGER LES CHIFFONS ..... 74  
 Par Aurélie Raya

### UNE ARME DIPLOMATIQUE

- AU NOM DE LA MODE, JACKIE KENNEDY FAIT ENTRER EN DOUCE  
 LES MODÈLES GIVENCHY À LA MAISON-BLANCHE ..... 78  
 Par Élisabeth Lazaroo

### À L'ÉCOLE DES MAÎTRES

- BERNARD ARNAULT: « L'INNOVATION N'EST JAMAIS AUSSI PUISSANTE  
 QUE LORSQUE ELLE S'APPUIE SUR UN HÉRITAGE PRÉSERVÉ ..... 88  
 Interview Anne-Cécile Beaujouin et Romain Clergeat

### DES CRÉATRICES, ENFIN !

- MARIA GRAZIA CHIURI: « LES TISSUS RACONTENT  
 L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ... » ..... 90  
 Un entretien avec Élisabeth Lazaroo

### UNE HISTOIRE D'AMOUR AVEC PARIS MATCH

- Par Catherine Schwab ..... 98



Août 1960 : Yves Saint Laurent signe la collection automne-hiver 1960-1961, sa dernière chez Christian Dior. Victoire, sa muse, est en tailleur tweed fuchsia avec, à sa gauche, les mannequins Patricia, Laurence et Kouka.

Photo WILLY RIZZO

# LES TÉNORS

On les appelait encore les «grands couturiers». C'étaient déjà des créateurs. Chacun à sa manière, ils ont modernisé l'image de la femme. Courrèges en raccourcissant jupes et talons, Cardin en épurant la silhouette avec des coupes géométriques, Yves Saint Laurent en révélant le sex-appeal du smoking sur peau nue, Jean Paul Gaultier en balayant l'ordre compassé de la «panoplie» haute couture, Givenchy en élargissant la séduction féminine à la légèreté et l'espièglerie, à l'image de sa muse Audrey Hepburn. Des hommes audacieux et libérateurs. Il y en aura d'autres au fil du siècle, grands prêtres de l'élégance à la française.



## GIVENCHY ÉPOUSE LE RAFFINEMENT ULTRA FÉMININ

*Le succès de son ami Christian Dior lui a fait sauter le pas. Précurseur du casual chic, Hubert de Givenchy (à g.), à 24 ans, crée sa maison de haute couture et lance Les Séparables, avec le mannequin Sophie Litvak, en jupe légère et blouse Bettina.*

Photo RENÉ VITAL







## CARDIN CHASSE LES FALBALAS ET MARCHE VERS LE FUTUR

*En 1968, le couturier a toujours « la tête dans le futur ». Après les robes bulles et le col Mao des Beatles, il lance les robes Cardine, variations tricolores au-dessous du genou.*

Photo MANUEL LITRAN





## COURRÈGES S'ÉLANCÉ DANS L'AUDACE DES SIXTIES

*Dans le secret de son atelier, l'ancien ingénieur des ponts et chaussées élaboré une nouvelle esthétique futuriste et crée les défilés-spectacles.*

Photo MANUEL LITRAN







## GAULTIER RENVERSE LES TABOUS ET DÉFIE LES PRÉJUGÉS

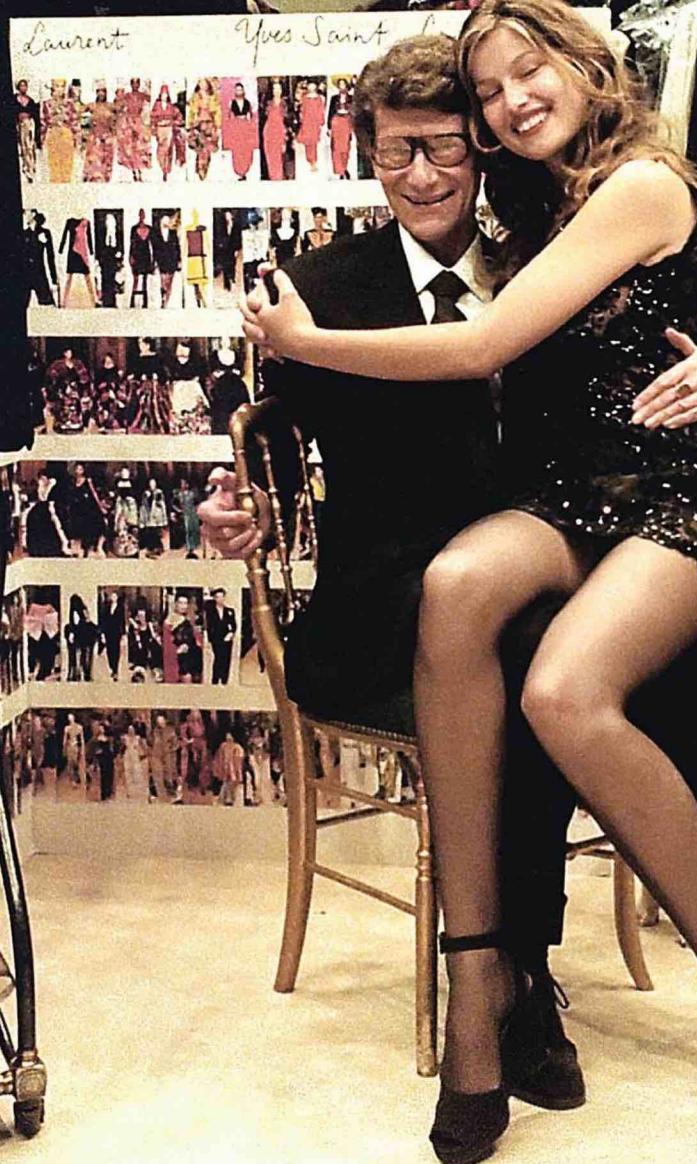
3 mars 1995. Sur une scène de défilé, le couturier pose en marinier, son vêtement fétiche.  
À ses côtés, l'accordeoniste Yvette Horner,  
*la reine des bals populaires*, devenue son égérie.

Photo BENJAMIN AUGER

## **SAINT LAURENT S'EXPOSE EN GÉNIE TORTURÉ**

*La veille de la finale de la Coupe du monde de football de 1998, Yves Saint Laurent céde aux charmes de Laetitia Casta. Devant près de deux milliards de téléspectateurs, 300 tops défilent pour célébrer les 40 ans de carrière du couturier français, avant le coup d'envoi du match au Stade de France !*

Photo **BENOÎT GYSEMBERGH**





# Yves Saint Laurent

## « J'AI EU LE TRAC TOUTE MA VIE. CETTE ANGOISSE M'A TOUJOURS HANTÉ »

Par CATHERINE SCHWAAB

**S**on corps a résisté à toutes les attaques qu'il lui a infligées», disait de lui la créatrice Loulou de la Falaise, bluffée. Yves Mathieu-Saint-Laurent a beaucoup nargué la mort, en effet, depuis la fondation de sa maison, en 1960. Drogues, alcool, anxiolytiques, tout pour apaiser ses névroses: son éternelle peur du monde, du quotidien, de l'ennui, du médiocre... « Il est beaucoup trop talentueux pour ce métier », a souvent résumé Pierre Bergé, l'homme de sa vie, qui ajoutait comme une explication: « Il a du génie ». Des fulgurances qui ont révolutionné l'image de la femme... et l'ont torturé comme personne. Laurence Benaïm, sa biographe: « En se donnant totalement à cet idéal, il a échappé à lui-même, s'est éloigné du terrible ennui de vivre. » Nul besoin de l'approcher longtemps pour ressentir en lui ce gouffre. Claude Lalanne, qui, avec son mari, a créé les bijoux—bracelets-papillons aux ailes d'or et colliers-lèvres copiés sur sa bouche—qui accompagnaient ses collections: « Yves est embourré dans une profondeur noire de laquelle il a du mal à s'extraire. Ça a toujours été là: un mal à l'intérieur de lui. Il est né comme ça, avec cette angoisse paralysante. »

Sur les photos de groupe du lycée d'Oran, déjà, ce jeune homme fin évoque un oiseau apeuré parmi des mâles batteurs. « J'avais deux vies, racontait-il à Laurence Benaïm: en classe, j'étais celui qu'on chahute, qu'on martyrise, qu'on enferme dans le noir, une vie terrible. Et le soir, à la maison, j'étais la liberté même. Plus rien ne pesait sur moi. Je ne pensais qu'à mes pantins, à mes marionnettes que j'habillais selon les pièces que j'avais vues, « L'aigle à deux têtes », par exemple. » Il vivait dans l'opulence, l'élégance, la frivôlité, les couleurs de l'Algérie, la beauté des femmes. Surtout celle de sa mère, essentielle dans sa construc-

tion. Longtemps, il a décrit sa finesse à la Danielle Darrieux, enroulée dans un fourreau de crêpe noir quand elle l'embrassait, le soir, avant de filer à ses diners. Entre ses deux petites sœurs, Brigitte et Michèle, qu'il déguise volontiers, Yves dessine, rédige des poèmes, monte des spectacles dont il confectionne costumes et décors, se fabrique un monde inspiré des journaux parisiens qu'il dévore: les bals, les premières, l'opéra, les froufrous, le Ritz, les potins. « À 13 ans, raconte Laurence Benaïm, il dit à sa mère, Lucienne: "Un jour, j'aurai mon nom sur les Champs-Élysées." » Lucienne est à peine surprise: elle emmène son fils à ses essayages et à l'opéra municipal où se joue le répertoire lyrique du XIX<sup>e</sup> siècle, de « Carmen » à « Werther »...

Aujourd'hui encore, Mme Mathieu-Saint-Laurent, 95 ans, n'a rien perdu de sa coquetterie. Chaque matin, ces derniers temps, elle prenait des nouvelles de son fils cheri, lui téléphonait alors qu'il ne se levait plus, ne parlait plus, ne s'alimentait plus. On posait l'écouteur sur l'oreille d'Yves qui frémissait, toujours plus faible, plus indifférent au monde. Lucienne est à présent détruite. Dans la logique des choses, ce ne sont pas les enfants qui partent les premiers. Mais Yves n'a jamais été dans la logique des choses.

**D**auphin de Christian Dior, il a 21 ans quand celui-ci meurt subitement d'une crise cardiaque. C'est un « gamin » qui hérite de la direction artistique d'un empire estimé à 7 milliards de francs! La décision n'est pas si saugrenue. Il était entré dans la maison en 1955, à 19 ans, parce que ses croquis de mode de jeune élève étaient quasiment ceux de la collection Dior ! Une télépathie dans l'inspiration que reconnaissait le maestro, deux années plus tard: « Dans ma dernière collection, j'estime que, sur 180 modèles, il y en a 34 dont il est le père. » On connaît la suite: Yves surgit dans les médias le 31 janvier 1958, au lendemain de son premier défilé chez Dior, avec son allure d'enfant timide, cravaté sous sa blouse blanche, caché derrière ses lunettes. Il attendrit les femmes comme les hommes. À l'opposé de cette apparente insécurité, il

possède pourtant la maturité d'un créateur sûr de sa démarche. « Quand j'ai fait ma première collection chez Dior, se souvenait-il, je n'avais aucune angoisse car je savais que je pouvais le faire. » Deux cents modèles. Le jour J, il est quand même inquiet, caché derrière la porte du salon gris. C'est un triomphe. Ses lignes souples et sa sobriété modernisent la griffe. Dans l'assistance enthousiaste, on reconnaît Audrey Hepburn, Hélène Lazareff (la patronne de « Elle »), Edmonde Charles-Roux (celle de « Vogue »), Carmel Snow (de « Harper's Bazaar »), Hélène Rochas, et le peintre Bernard Buffet, accompagné de son ami Pierre Bergé qui assiste là à son premier défilé. C'est le début d'une grande histoire.

Pierre Bergé a déjà sa réputation d'aujourd'hui : colérique, autoritaire, féroce, mais aussi charmeur, cultivé, drôle, insaisissable. Peu de choses le fascinent, sauf les artistes : « Rien ne m'épate plus que le talent. » Depuis 1950, Bergé, qui a des relations partout, gère l'ascension de Bernard Buffet. C'est d'abord par article interposé qu'il avance ses pions du côté de Saint Laurent : dans « L'Express », ce Bergé, qui signe Sicard et prétend ne rien connaître à la mode, lance un éloge calculé à « ce jeune homme qui fut admirablement ce qu'il veut ». Ils formeront le couple homosexuel le plus célèbre de la couture. Il paraît que le jour de leurs tendres aveux, tandis que Pierre et Yves rentrent ensemble, Bernard Buffet repart avec Annabel ! Suivront presque cinquante ans d'une relation sur toutes les pointes de vue les plus divers ont été développés : passionnelle ? complice ? sadomaso ? Tout le monde y est allé de son jugement. Ce qui est sûr, c'est que l'un et l'autre se sont trouvés au bon moment, exaltant à l'extrême leurs talents respectifs. Yves Saint Laurent n'aurait jamais dominé la mode sans Bergé, aussi génial en négociations d'affaires qu'en marketing : il déniche lui-même un bâilleur de fonds (J. Mack Robinson) pour la première collection Saint Laurent en 1961, et il a l'idée géniale de valoriser le côté confidentiel de la maison en imposant... un droit d'entrée aux acheteurs : 400 dollars pour regarder les modèles et 1 000 dollars pour le privilège de les acheter !

Saint Laurent, au fil des ans, confirme et impose un style qui pulvérise les carcans de l'habillement bourgeois. Cette joie liasse fifties que l'on porte aujourd'hui au deuxième degré façon vintage, petites vestes rigides et robes sages, c'était l'uniforme obligé du bon goût. Avec ses transparences de mousseline noire, ses costumes androgynes ouverts sur les seins, le jeune créateur a renversé la table Louis XV et ses porcelaines ornemées. « Il a érotisé l'androgynie, estime Sonia Rykiel. Rien de plus troublant qu'une femme habillée en homme avec des gestes de femme. » Les plus belles femmes l'adorent, parce que lui aime tout en elles. Tout : l'allure, le caractère, le défaut, l'excès, le « chien... » mais pas les rondeurs ! Il est l'un des premiers à saisir l'immuable élégance d'un corps ultramince sur lequel on ose tout. Une révolution. Certains, comme l'écrivain René Barjavel, décrivent « des mannequins à la limite de la mort par dénutrition » ! Le mot « anorexique » n'est pas encore entré dans le vocabulaire journalistique. Tiraillées entre la



À ses débuts chez Dior :  
Yves Saint Laurent  
attise la curiosité des  
femmes... à commencer  
par ses sœurs,  
Brigitte et Michèle.

modernité de ces « Marlene » faussement masculines et les repères familiers de la féminité, quelques coquettes enragent. En ces années 60, son irrésistible amie Boul de Breteuil inaugure un débat toujours d'actualité : « Yves fait des robes pour une « idée de femmes » des femmes trop maigres. On a beau se priver de bouffer, on a une sale gueule et on ne maigrira pas, on a un derrière et il est là ! »

Cette créature désincarnée, fatale, qui tend vers son idéal de beauté pure, il la réinterprète tous les six mois, à chaque collection. Une exigence folle exacerbée par la sévérité des chroniqueuses qui ne mesurent pas toujours la prouesse. « J'ai eu le trac toute ma vie, répétait le couturier vedette dans les années 1990. Je l'ai encore aujourd'hui. » Et plus l'empire Saint Laurent s'accroît, plus devient accablante la responsabilité. « Je serai peut-être, un jour, obligé d'arrêter à cause de cette angoisse qui m'empêche de vivre », murmura-t-il déjà en 1982. Yves est de plus en plus terrifié, dépressif. Il a des crises d'épilepsie.

Dans les années 1970, déjà, les vendeuses ne s'étonnent plus de voir passer un médecin « pour les piqûres de M. Saint Laurent... ». Il se relève, repart à l'ouvrage, cherche dans l'alcool et les drogues une forme d'allégement, se détruit lentement. « C'est fou ce que ça peut faire comme mal, l'alcool... » avouera-t-il quand il se sera sevré. Pierre Bergé a beau aimer les artistes, il n'en peut plus. En 1976, pour se préserver, cet homme fait le domicile commun de la rue de Babylone. Bergé : « Il y a eu l'alcool, puis la cocaïne, puis les neuroleptiques... Yves, depuis, n'est jamais revenu à la vie. Je ne voulais pas être le témoin de cette auto-destruction. » Bergé loin, Yves en rajoute dans la défoncée. Loulou de la Falaise : « Au lieu de vieillir tranquillement, il s'est laissé aller à son vice. Il s'est amotré, avec une fascination pour l'abandon physique. Yves aime faire le clochard. Il a toujours dit qu'il finirait comme une vieille dame sur sa caisse de vin. » Le créateur, « amotré », peine à s'exprimer, a des trous de mémoire, tangue un peu quand il sort de son déjeuner au Plaza, tandis que ses dealers viennent le fourrir à son studio avenue de Breteuil. C'est un inadapté du quotidien. Il ne sait pas prendre un avion tout seul, ni sortir sans un « cordon sanitaire » d'amis qui le protègent. Paloma Picasso : « Ce besoin de protection est devenu une infirmité ; quand je suis sa compagne pour un dîner, je sais que je suis aussi sa gardienne. »

Au fil des ans, ses défilés sont désormais attendus comme le repère classique de la saison. Il n'invente plus, il peaufine, affine, redéfinit une tendance... C'est beau, applaudi, mais lui souffre toujours autant. Quand enfin il prend sa retraite, en 2002, il s'avoue soulagé. Au 5 avenue Marceau, siège de sa haute couture (qui abrite aujourd'hui la Fondation Saint Laurent), il donne – incroyable ! – une conférence de presse. Lui, le timide, le cloitré, le mutique... Devant un parterre de journalistes aux yeux humides, à côté d'un Bergé nerveux et irascible, Yves s'assied au micro. Mélancolique, ému, il nous fait sa première et dernière déclaration d'amour officielle : « Je vous quitte mais je vous aime ! » Un raccourci de toutes les contradictions qui ont fait sa vie. Ses bonheurs, son malheur. ■

## LAGERFELD OU KARL IMPERATOR

*Pour la haute couture Chanel printemps-été 2009, Karl Lagerfeld livre l'une des plus belles collections de sa carrière. « J'ai pensé à l'air du temps, a-t-il expliqué, essayé de trouver une interprétation graphique, linéaire, claire, la page blanche, le point zéro et on repart. »*

Photo Sébastien MICKE





**SA DERNIÈRE INTERVIEW.** ROULEZ JEUNESSE ! EN JUIN 2018, LE PRIX LVMH DES JEUNES CRÉATEURS ÉTAIT DÉCERNÉ. L'OCCASION POUR LE PAPE DE LA MODE DE REVENIR SUR SES DÉBUTS. ENTRETIEN SANS LANGUE DE BOIS, FIDÈLE À SES BONNES MANIÈRES

# Karl Lagerfeld

## « JE NE ME DIS PAS : « JE SUIS LE MEILLEUR. » UN COUP DE PIED DANS LE DERRIÈRE ET AU BOULOT ! »

Interview ÉLISABETH LAZAROO

**Paris Match.** Si je vous dis « vos débuts »...

**Karl Lagerfeld.** Extraordinaire ! J'ai remporté le premier prix Woolmark en 1954, ex aequo avec Yves Saint Laurent. J'étais toujours à l'école. Pas une école de mode ; je n'y suis jamais allé. Je n'ai même pas passé mon bac, vous voyez un peu ! J'ai reçu un chèque d'un montant correspondant à dix fois le Smic de l'époque !

**Qu'en avez-vous fait ?**

Je l'ai dépensé en vêtements dès le lendemain.

**Dessine-t-on encore les collections le crayon à la main ?**

Mes collègues donnaient leurs thèmes à des équipes qui savent crayonner. Moi, ça m'emmène ! Tout ce qui n'est pas fait par moi ne m'intéresse pas. Je n'ai pas envie des robes des autres... Je ne suis pas « directeur artistique », comme on dit. Je ne signe pas les collections Chanel par un « Karl Lagerfeld pour Chanel ». Je suis simple dessinateur.

**Comment fait-on pour rester en tête du peloton ?**

Mais, chère Élisabeth, je m'intéresse à ce qui se passe dans le monde ! Je ne me dis pas : « Je suis le meilleur. » Un coup de pied dans le derrière et au boulot ! Expérimenter, c'est ce qui m'amuse. On a tellement évolué techniquement, cela me fascine.

**La compétition vous motive-t-elle ?**

C'est indispensable. C'est l'adrénaline de la mode. Sinon, c'est chiant. Mais je m'entends très bien avec la génération actuelle.

**Joli coup pour Givenchy et Clare Waight Keller qui a créé la robe de mariée de Meghan Markle !**

J'adore Clare ! Je l'avais recommandée pour Givenchy. Elle dégage quelque chose de très positif.

**L'irrévérence fait-elle partie des clés de la réussite dans la mode ?**

Plus que jamais. Sinon, vous tombez dans la plus ennuyeuse des bourgeoisie.

**De nos jours, les créateurs sont facilement éjectables...**

C'est de leur faute aussi. Il faut faire preuve de sérieux et se dévouer aux marques pour lesquelles on travaille. On vit dans un enfer de compétitivité commerciale.

**Certains vous reprochent d'avoir imposé un calendrier surchargé en créant une multitude de collections : croisière, métiers d'art, Coco Beach, Coco Neige...**

Et alors ? Azzedine Alaïa disait que j'avais tué le métier. Le gigantisme des grandes marques fait partie de notre époque. Si les créateurs sont si sensibles, qu'ils fassent leurs petites affaires chez eux. Les collections croisière font un chiffre d'affaires presque aussi important

que les collections principales. Vous vous rendez compte ? Trente à 40 kilomètres de tissu ! Ça donne le vertige. Après la « Pausa », le paquebot au Grand Palais que j'ai fait pour présenter la croisière, j'ai dit à Nicolas Ghesquière et aux autres créateurs : « Écoutez mes enfants, ça suffit comme ça... Ça fait ringard à mort, on va les appeler 'Voyage', maintenant. Les croisières, ce sont ces gros bateaux horribles avec des papys retraités. »

**Qu'attendez-vous de la nouvelle génération ?**

Bonne continuation, comme on dit. Les références au passé – 1970, 1980 – j'en ai assez. Le streetwear, même si c'est bien, fera son temps, lui aussi. Le seul critère de jeunesse ne suffit pas, il faut durer dans la mode. Grandir avec elle et ne pas uniquement en profiter. « Trop tôt, trop jeune », disait Marie-Antoinette quand elle et Louis XVI ont hérité du trône. Il est dangereux de réussir tout trop jeune. Et la drogue, les tentations de ce genre... Il faut être armé d'une bonne santé et d'une volonté de fer. Et travailler !

**Les autres créateurs, contrairement à vous, n'émettent pas leurs opinions sur le monde...**

Ah bon ? Ils ont tellement peur de ne pas être politiquement corrects, de se faire taper dessus par leur « patron » ! Moi, je suis en profession libérale, sans aucune exclusivité pour personne.

**Comment expliquez-vous le succès planétaire de la mode ?**

C'est amusant, les gens, aujourd'hui, ne sont pas attirés par les trucs culturels et philosophiques très profonds. Avec les réseaux sociaux, on s'exprime dans une compétition visuelle permanente. À quoi d'autre voulez-vous qu'ils s'intéressent ? À la politique ? Aujourd'hui, les jeunes veulent devenir rock star ou styliste !

**Qui pour vous succéder, Karl ?**

Je suis immortel, la question ne se pose pas.

**On n'imagine pas le monde de la mode sans vous !**

Tant mieux, cela me maintient jeune et plein d'énergie, ça me plaît beaucoup. De vous à moi, je fais douze collections par an. Je ne vois pas très bien qui pourrait les faire à ma place. Il y en a pourtant plein qui en ont envie... Si un créateur est prêt à en faire autant, qu'il s'accroche, mon coco !

**Et vos Mémoires ?**

Non, jamais ! Ma devise : je n'ai rien à dire, je ne fais pas de discours, mais je réponds aux questions. Avez-vous lu l'horrible livre qui est paru sur Pierre Bergé ? La couverture, déjà... vous fuyez. Je l'ai feuilleté et foutu à la poubelle.

## Pourquoi cette animosité envers Pierre Bergé ?

Parce qu'il a foutu la merde dans un groupe de très bons amis. Je n'ai jamais été fâché avec Yves, il y avait cette fameuse histoire avec Jacques de Bascher. Je n'y étais pour rien, je n'ai jamais couché avec Jacques. Il pouvait faire ce qu'il voulait. Pierre disait que j'avais tout organisé pour ruiner la maison Saint Laurent. Imbécile, donneur de leçons... Insupportable ! Se prenant pour Malraux. Et sa culture, plus régionale qu'autre chose.

## Vous êtes un prix de vertu comme vous dites. Mais, depuis peu, vous buvez tous les jours un verre de grand cru classé A, un saint-émilion Château Cheval-Blanc.

La piquette, non merci ! C'est mon docteur qui me l'a conseillé. Il y a plein de choses que j'adorais et que je n'aime plus : le Coca-Cola, le saumon parce que j'en ai trop mangé et le caviar. Je ne bois que du Château Cheval-Blanc, du Château d'Yquem et du Château Canon. Je suis à la source des grands vins !

## Vous préférez le blanc ou le rouge ?

Le rouge. Sauf le Château d'Yquem. En apéritif avec mes collaborateurs, quelquefois au studio, dans un dé à coudre. Restons dans la couture... Je ne bois jamais seul.

## Et comment va Choupette ?

Elle est adorée par le personnel. Les chats détestent être seuls. Jeudi matin, elle m'a fait lever à 6 heures. Elle est allée à son bol, est revenue, s'est assise sur ma poitrine et m'a regardé. Elle avait envie de son déjeuner, mais frais. J'ai servi mademoiselle. Elle est très couture, Choupette.

## Au prix LVMH, vous étiez le plus chic.

Malheureusement... Des créateurs qui créent des vêtements très chers et arrivent en tee-shirt et jeans troués, j'en ai assez.

## Quelle silhouette de mode préféreriez-vous sur la femme ?

J'ai tendance à aimer celle des années 1920, très fluide, quand le corps est deviné : pas de machin trop étranglé. Je ne suis pas très "freak" ! Le côté trop sexy, le cul en l'air, non merci ! Savez-vous où j'ai tout appris ? Chez Patou. Avec les premières d'atelier et Alphonsine, qui avait 75 ans. Elle avait commencé avant 1900, à 12 ans, comme "lapin de couloir". Elle était d'une méchanceté rare, mais pas avec moi. Toutes ces dames ont toujours été adorables.

## Comment travaillait-on la couture à l'époque chez Patou ?

Les premières d'atelier avaient un budget, elles achetaient les croquis, faisaient les toiles. Puis les couturières, comme Gabrielle Chanel ou Jean Patou – c'est Alphonsine qui me l'a dit – s'asseyaient dans le salon avec tous les sublimes tissus français de l'époque : du Rodier, du Bianchini. Monsieur Gabriel, qui m'a tout appris sur les tissus et qui s'occupait des archives, ressemblait à Raimu. Quand je suis partie, ils ont tout jeté, tout ! Toutes les cartes de coloris. Un sacrilège ! On ne faisait que deux collections de 60 modèles par an. J'avais des belles voitures, je profitais de la vie.

## Que pensez-vous des gagnants du prix LVMH cette année ?

C'est intéressant et très dans la mouvance du streetwear. C'est moins créatif que Marine Serre, en 2017. Je suis fan. Elle est venue nous raconter ce qu'elle a fait depuis, c'était le moment le plus

stimulant de tout ce concours. Elle était d'une aisance ! Drôle, légère... J'aime beaucoup Christelle Kocher aussi, qui a participé en 2016. Je travaille avec elle, elle est directrice artistique de la maison Lemarié. Elle est mignonne comme tout ! Mais Marine Serre, elle, est encore plus diabolique. C'est la volonté incarnée. Nicolas Ghesquière et moi, on s'est battus pour qu'elle gagne l'année dernière. Les autres membres du jury veulent toujours faire gagner les Anglais. Je voulais une Française. C'est étrange, tout le monde parle anglais à ce prix. On est en France, ça me gêne presque... Le français, c'est un luxe, c'est une langue de luxe.

## Allez-vous suivre la Coupe du monde ? Aimez-vous le sport ?

Oui. Mais je n'en suis pas encore à regarder un match dans un canapé. Je suis plutôt Stéphane Plaza. Ah ! Ça m'amuse. C'est comme "Scènes de ménages", c'est drôle.

## Vous devancez l'époque et gardez les fastes d'un autre temps...

Heureusement qu'il y a des employés de maison. Choupette et moi, on ne sait rien faire. À part ouvrir la porte d'un frigidaire vide. Pas faire un lit, ni repasser. Rien de pratique. Ma mère me disait : "Il faut que tu ne saches rien faire. Ça t'obligerà à avoir toujours assez d'argent pour que les autres les fassent pour toi." En tous les cas, ça donne des emplois.

## Vous aimez beaucoup "Le pauvre poète", une œuvre qui représente un homme seul dans une pièce remplie de livres.

### Vous dites que c'est comme ça que vous vous voyez.

Exactement. Pour dessiner, j'aime être pépère, tranquille chez moi.

Comme dans ce tableau de Spitzweg. Je suis "artisanal" ! Je vis comme un étudiant dans un studio avec des livres, des tables à dessin, un lit inconfortable et des draps anciens que je collectionne depuis plus de vingt-cinq ans. J'ai dépensé une petite fortune là-dedans. Comme disait ma mère, pour la citer encore, je me lève uniquement pour me recoucher. Vu la beauté de mes draps, j'adore ! J'ai le plus beau des trousseaux.

## Celui d'une jeune fille à marier.

Je préfère rester vieille fille !

## Vous travaillez habillé d'une robe blanche.

Ce sont des grandes chemises de popeline dans lesquelles je dors et qui finissent comme blouses de travail dans la matinée. Elles sont lavées tous les jours, comme mes draps. J'ai l'obsession de la propreté !

## Vous aimez les vaches. C'est curieux.

J'ai peur des chevaux mais j'adore les vaches. J'ai passé huit ans à la campagne, le monde agricole m'est extrêmement familier. Dès 1935, mon père a acheté ces domaines dans le nord de l'Allemagne car il sentait que la guerre arriverait et qu'il faudrait un lieu où on pourrait vivre en ayant tout ce qu'il faut. Il a eu raison.

## Quels sont vos premiers souvenirs de mode ?

C'était Dior, à Hambourg, en 1949. Nous vivions dans un hôtel. Après la guerre, mes parents faisaient construire une maison, plus près des bureaux de mon père. Il y avait un cinéma et une grande salle qui accueillait des défilés de mode. Je n'avais qu'à descendre. J'ai vu aussi la première collection de Chanel (après guerre) avec une amie de ma mère. Elle l'a trouvée horrible. Comme tout le monde d'ailleurs. Sauf moi. J'étais loin de penser qu'un jour j'y ferais la pluie et le beau temps. ■



Réunion de travail so chic avec Inès de la Fressange, la nouvelle égérie Chanel, en 1984.

# UNE MODE NOMMÉE DÉSIR



C'est l'après-guerre, l'économie qui redémarre, les « Roaring Fifties », l'explosion de Paris, la Ville Lumière vers laquelle tous les regards se tournent. La cité des femmes chics. Les défilés ont lieu dans des petits salons, entre dames fortunées du monde entier et journalistes. Les Américains accourent, et les couturiers français leur en mettent plein les yeux : Christian Dior et ses jupes amples surmontées de la célèbre veste Bar, à basque, Jacques Fath et ses fourreaux de libellule sophistiquée, Chanel et son fameux tailleur souple, en tweed masculin, porté avec un collier de perles. Un foisonnement de styles qui donne follement envie d'acheter.



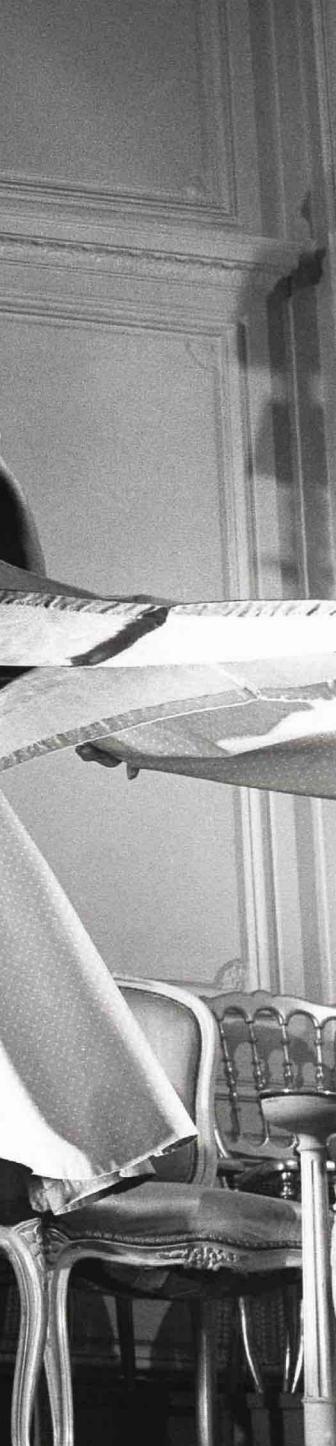
*En 1956, Willy Rizzo utilise un flash stroboscopique pour décomposer le mouvement d'un mannequin portant la robe Roseraie, la plus vendue de la collection Dior.*

Photo WILLY RIZZO

# DIOR CULTIVE OPULENCE ET SEX-APPEAL

En 1948, le couturier retouche une robe corolle,  
grand succès de sa nouvelle maison.

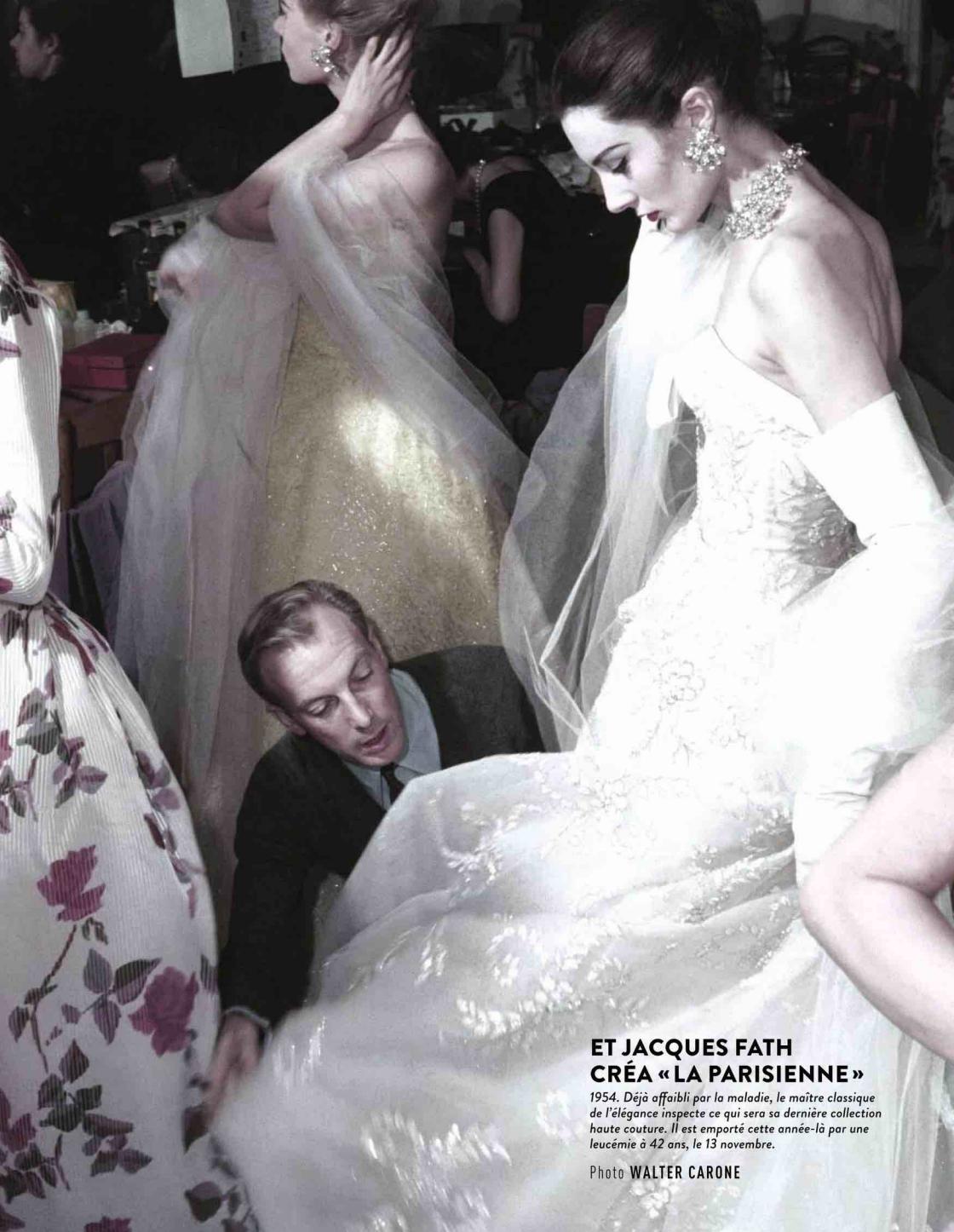




*Le magicien de l'avenue  
Montaigne et Marguerite Carré,  
première d'atelier, accroupie,  
passent en revue les échantillons  
pour la collection 1957.*

*Virtuose dans l'art  
du trompe-l'œil, Fath  
joue l'asymétrie  
des volumes et  
l'allongement  
des silhouettes.*





## ET JACQUES FATH CRÉA « LA PARISIENNE »

1954. Déjà affaibli par la maladie, le maître classique de l'élégance inspecte ce qui sera sa dernière collection haute couture. Il est emporté cette année-là par une leucémie à 42 ans, le 13 novembre.

Photo WALTER CARONE

# DIOR CONTRE FATH

Par ANDRÉ LACAZE

**L**a mode de 1950 commence par un ruban rouge. Celui de la Légion d'honneur au revers du veston de Christian Dior. Mais c'est sur son chandail que la croix a été épinglee par James de Coquet, son parrain dans l'Ordre, au cours d'une petite cérémonie de famille dans le vieux moulin d'Île-de-France qui est la maison des champs du grand couturier. Ce fut, comme il se doit dans un moulin, une cérémonie en coup de vent. Christian Dior a été décoré au titre du ministère du Commerce. Il fait partie des dix Français connus à l'étranger.

« Maintenant que j'ai parlé au nom du Président de la République, dit James de Coquet, je voudrais dire un petit mot au nom de l'Empereur. Lorsque Napoléon remit la Légion d'honneur à Richard Lenoir, celui du boulevard et du métro, fabricant de tissus, qui avait gagné à la France des marchés étrangers, il lui dit. « Monsieur Richard Lenoir, ce que vous avez fait vaut une victoire. » On peut dire la même chose à Christian Dior. Ce qu'il a fait vaut une victoire et ça coûte moins cher. Sauf à ses clientes. »

Les arbitres de la mode sont cette escouade de chroniqueuses papotantes, de clientes titrées et attitrées, de grands acheteurs choyés qui se déplacent de

salon en salon, sur des chaises pliantes, d'une collection à l'autre. À l'instant des conclusions, les deux noms qui reviennent le plus souvent sur les lèvres du Tout-Paris de la haute couture sont Dior et Fath. Dior reste le champion, mais Fath s'est acquis le titre de challenger. Dior est secret, intime, mystérieux ; Fath est rieur, familier, de toutes les fêtes. Fath, pour toute sa maison, jusqu'à la plus petite main, c'est Jacques. Dior, même pour ses collaboratrices les plus proches, reste « Monsieur Dior ». La mode de Dior est une réflexion. La mode de Fath, un reflet. Ils ont en commun, pourtant, d'avoir conquis presque ensemble l'Amérique. Leur griffe, qui est ici une édition de luxe à tirage limité est, là-bas, quelque chose comme un « best seller ». Dior a créé lui-même sa succursale d'outre-Atlantique, la maison Christian Dior, New York, 5<sup>e</sup> Avenue. Ses modèles sont exploités par la confection élégante et on les trouve, à prix fixe, dans les maisons « sélectes » des grandes villes des quarante-huit États. Fath, lui, travaille pour un roi de la confection : Joseph Halpert. Il s'est engagé, par contrat, à aller aux États-Unis en avril et en septembre, chaque année, pour créer sa collection américaine. Ses robes, reproduites à grand tirage, valent de 70 à 300 dollars. Dior est parti pour New York le 4 mars,

avec Mme Marguerite, son bras droit. Fath part le 7 avril avec Catherine, sa première d'atelier.

## DIOR, CÉLIBATAIRE, A 785 FEMMES

Christian Dior est un Normand de Granville. Il a un visage pointu par le nez, rond par les joues, à la fois spirituel et gourmand, comme on n'en trouve que dans les bibliothèques. Il a eu, dans les années 1910 à 1920, l'enfance des enfants sages sur les plages de la Manche, avec l'arrière-plan des permissionnaires et des infirmières. Christian se destinait résolument au métier d'amateur éclairé, peut-être de diplomate : Janson-de-Sailly, sciences politiques, voyages. Il semble fuir son destin. Il part à la découverte de la Russie, s'arrête à Tiflis [aujourd'hui Tbilissi], revient malade, va se guérir à Séville. On dirait le héros d'un poème d'Apollinaire, courant à travers les musées, émigrant avec les beaux jours, mélangeant dans ses souvenirs les corsos et les fresques. Ce dilettante tient album de souvenirs et peut dire, à 30 ans : « Je suis vieux comme la civilisation occidentale. » C'est grâce à ses croquis qu'il va vivre. Sa famille (produits chimiques) a fait faillite. Dans « Le Figaro », page de la mode, on lui prend des dessins qui enchantent les couturiers. Agnès lui demande des chapeaux,

## LA LIGNE DIOR

Un coup d'œil d'ensemble donne une idée des nouvelles tendances. Mais si l'on compare, on voit ce qui fait l'originalité de chaque couturier. La collection Dior est une variation sur un thème central classique : la ligne verticale. Les jupes sont à 40 centimètres du sol. La poitrine est mise en valeur. Le dos est blousant. La taille est juste à la place. Beaucoup de plissés, de godets. Grands cols en « fer-à-cheval ». Robes du soir courtes derrière et longues devant.

## LA LIGNE FATH

La collection Fath tourne autour d'une idée plus romantique : la ligne centrée. Ici, la soie prédomine. Là, des caleçons partout. Chez Fath, les hanches sont en vedette. Les jupes sont à 40 et 42 centimètres du sol. Tous les tailleur sont gansés. Vests très courtes, fourreaux. Manteaux sans manches sur robes de cocktail. Cols cassés et amidonnés.



Piguet des robes. Première révolution, 1938. Les jupes amples et plissées, ces jupes qui sur les bicyclettes de la France occupée, s'ouvriront comme des corolles. Le sapeur de deuxième classe Christian Dior entretenait les voies ferrées dans les Ardennes. Après l'armistice, il fait un retour à la terre dans une propriété rescapée de la faillite de 1931 (à 32 kilomètres de Cannes). Il taille les arbres fruitiers, vit en ermite. Sa vraie révolution, le « new look », date de 1947, le 12 février exactement, jour de la présentation de sa première collection. Il a rencontré l'argent en la personne du roi du coton, Boussac, et il a un hôtel particulier 30, avenue Montaigne, qui devient aussitôt le palais de la mode. Les femmes ont tout de suite reconnu leur prophète. Dior a redonné à Paris sa couronne de reine du monde. En 1949, sur le chiffre global des exportations de la haute couture, Dior représente à lui seul plus de 75 %. Ce poète du faste est devenu un travailleur acharné. Il invente près de 500 robes par an. Ce célibataire endurci à 785 femmes : 732 ouvrières, 40 vendendeuses, 13 mannequins. Seuls les mélomanes ont une chance de rencontrer Dior dans un endroit public de Paris. Il ne sort guère que pour se rendre au concert et personne ne fait attention à ce petit homme chauve, seul, les yeux fermés, perdu dans l'anonymat de Pleyel, plongé dans les délices de la musique.

## FATH ANNONCE LA JUPE ULTRA-COURTE

L'histoire de Dior, c'est la rêverie d'un promeneur solitaire. L'histoire de Fath, c'est un roman d'amour. Fath n'a pas 40 ans ; il est grand, beau, sportif, casse-cou, se fait photographier en skieur, en nageur, et partout en même temps, à Megève, à Cannes, au dernier bal masqué du faubourg Saint-Germain. Il a depuis toujours la vocation du chiffon. Ses premières robes, il les fit pour la petite bonne de sa mère. On le traitait de fille manquée. On l'envoya à l'Institut Commercial de Vincennes. Sa mère s'était remariée avec un banquier et son destin était Jacques aux affaires. Mais il séchait les cours de Vincennes pour suivre ceux d'Ève Francis, professeur d'art dramatique. Il visait la mode par le biais du costume. Il rencontre alors le plus célèbre modèle d'avant-guerre, Geneviève Boucher de la Bruyère dont le visage était sur la couverture de tous les magazines. La première maison

Fath, rue La Boétie, n'a qu'un mannequin, Geneviève, et qu'une première main, Jacques. En 1939, le nom de Fath est cité dans les journaux spécialisés parmi les 70 couturiers parisiens ayant présenté une collection. Il mettra dix ans à devenir une vedette de la mode. En 1939, Geneviève est devenue Mme Fath. Ils ont un petit garçon, Philippe, qui a aujourd'hui 6 ans et demi. Fath, après la Libération, avait pris un faux départ. Il s'était lancé dans le genre « farfelu » pour séduire l'Amérique. Un voyage là-bas lui a appris que toutes les Américaines ne s'habillent pas comme Lana Turner. Assagi, mais sans perdre cette pointe d'audace qui est sa marque, il est devenu un des noms les plus « portés » aux États-Unis. En avance sur la mode (par définition), il prévoit, et pour quelques années, les jupes au ras du genou. Il habille Lily Pons, Rita Hayworth et il a signé les dix robes de Mme Auriol pour le voyage de Londres. ■

En 1958, l'art de vivre à la française chez Fath : baguette, camembert et vin rouge pour la pause-déjeuner.



## CHANEL SIGNE L'AURA DE LA FEMME MODERNE

*Printemps 1959. Dans les studios de sa maison, Gabrielle Chanel ajuste le chapeau du modèle Paule Rizzo, sous le regard de sa directrice, Mademoiselle Lucia.*

Photo WILLY RIZZO



# MADEMOISELLE, LA DERNIÈRE COLLECTION

Par JEAN CAU

# T

itre obscur mais très joli de la fable « Coco et Lilou ». Précédé : le 2 décembre, à Londres, vente de la plus belle des collections de haute couture réalisée par un fantôme toujours vivant dans nos mémoires. Autre titre de la fable : « Le génie et ma copine ». Manière de traiter le sujet : y aller carrément sans la crainte de s'emmêler tête et cœur dans les souvenirs, l'admiration, l'affection, l'amitié et la nostalgie qui toujours est ce qu'elle fut. Telle est ma tâche. Elle n'est pas facile. En effet, ô mon lecteur, (ô ma lectrice, j'espère...), le génie c'est Mademoiselle Chanel et tu me vois, moi, parlant de couture et autres balafas ? Ça n'est pas tout à fait mon rayon. Je n'y entends rien. En revanche, je suis expert en génie et, quand il passe, je suis à plat ventre. On va parler et repartir d'admiration. Or, il se trouve que j'eus le honneur de rencontrer maintes fois Mademoiselle Chanel et ne m'en suis pas relevé. Couturière ? Non, l'artiste absolue. Une femme, un homme ? Non, le créateur possédé. Ça ne se rencontre pas sous le pas d'un cheval et, si vous ne me croyez pas, salut la compagnie ! La copine, c'est Lilou. On se connaît depuis des siècles. Elle fait partie de la célèbre tribu Marquand. Elle est la sœur de Christian, comédien et metteur en scène ; de Serge, comédien et personnage ; de Nadine, cinéaste. Elle est la belle-sœur de Jean-Louis Trintignant. C'est une grande fille avec de l'accent du Midi, de grands rires, un cœur d'or, une franchise énorme, une générosité sans limites et une spontanéité à vivre et à aimer qui laisse pantois. Je l'aime beaucoup. (Dis donc, ma Lilou, est-ce que tu te rends compte de ce je suis en train d'écrire sur toi, dans Paris Match ? Ça ne se fait pas. C'est pas du journalisme. Les lecteurs vont croire que j'ai été ou suis amoureux de toi. Eh bien pas du tout ! Zéro et c'est mieux : tu es mon amie.

Drôle de « papier ». Tant pis, je continue. On va inventer une nouvelle forme du journalisme, cette semaine, tous les deux on va parler et repartir de Chanel, entre nous. Je continue...). Donc, Lilou était très célèbre, du côté de la rue Cambon. Bras droit, amie, confi-

dante, et comme la fille de la très grande Mademoiselle Chanel. Parfois, elle me téléphonait, comme ça, à la dernière minute, pour m'inviter à déjeuner ou à dîner avec Mademoiselle. Je balayais tous autres rendez-vous et rappelais. Et j'écoutais, bouche ouverte, le génie parler de la mode, du goût, des femmes, des hommes, de la vie, du bonheur, du malheur, de la mort, de Cocteau, Bérard, Nijinsky, Stravinsky, Pierre Reverdy, Picasso, Lifar, Juan Gris, Missia Sert, Maurice Sachs qui avait été son secrétaire, Colette qui l'appelait « mon beau taureau noir », Chaplin, Chevalier, de la terre entière et de Churchill : « Mais savez-vous qu'il trichait, Winston, quand nous jouions au whist ? »

**E**t de Diaghilev et de ses obsèques, à Venise. « Alors, Serge et Boris [Lifar et Kochno], qui se tortdaienls les bras et pleuraient à torrents et qui, à l'entrée du cimetière, s'écrient entre deux sanglots qu'ils vont accompagner Diaghilev à genoux jusqu'à sa tombe. Ils se prenaient pour des Russes, vous comprenez. Et ils me tombent à genoux, ces fous, et les voilà qui commencent à ramper. Et moi, pleine de rage et d'impatience, je suivais, pas à pas. Imaginez ce spectacle ! Ce cortège avançant comme un escargot. À la fin, je m'écrie : « Boni ça suffit pour aujourd'hui, mes enfants, le désespoir. Relevez-vous ! » Ils se relèvent aussitôt, évidemment. Ils avaient fait vingt mètres et n'attendaient que cela. Si je ne les avais pas houpillés, nous y serions encore ! » Et Mademoiselle racontait. « Nous étions au restaurant avec Missia et ce pauvre Diaghilev qui arrivait de sa Russie. « Je veux montrer mes ballets ! » Il n'avait pas un sou, ce grand sauvage, et se frappait le cœur. Missia s'est absenteée. Je lui ai dit : « Combien, vos ballets ? Vite ! Vite ! » Il a dit, au hasard, une somme, en mêlant les francs, les roubles. J'ai vite signé un chèque en lui faisant jurer de se taire. Je ne voulais pas que Missia sache... »

Elle racontait un match de hockey et elle revenait du Canada : « Je n'avais jamais vu cela. Ce sont des chevaliers magnifiques.

C'était la nuit et il y avait la lumière d'autre-tombe des projecteurs, le gris de la brume, la buée qui montait de la glace, des nuances exquises de gris, de fauve, de blanc mort comme la respiration colorée du froid. Et sur la glace ces chevaliers matelassés au torse blanc, aux épaules rouges, ces armures vertes et acides, ces cuirasses noires qui lisaient. Des couleurs, mon Dieu... C'est inoubliable...» Le match ? Pas un mot. Mais les couleurs, la beauté des cuirasses.

Elle racontait une course de chevaux à travers l'harmonie des casques sur le vert de la pelouse. «Le petit Saint-Laurent a gagné. Il était blanc et vert avec une casaque noire.» «Vous voulez dire Saint-Martin, Mademoiselle...» «Hein ? Oui, c'est cela, Saint-Laurent...» Elle racontait. Elle parlait, parlait et parlait pendant des heures. Lévite fasciné, j'écoutais la plus géniale chroniqueuse de son époque. De son siècle. Quelle mémorialiste, quelle comédienne, quelle femme et quelle vie ! Ce prochain 2 décembre, à Londres, dans les prestigieuses salles de vente de Christie's, je promets un émerveillement. Mademoiselle va présenter la plus belle collection de sa vie immortelle.

Lilou en a décidé ainsi qui se sépare de plus de cent «pièces» par elle rassemblées durant les dix-sept années - de 1954 jusqu'à 1971, date de la mort de Coco - qu'elle vécut dans le temple. «Tu vends, Lilou, ça ne te serre pas le cœur ?» «Non, Mademoiselle est morte. Je n'ose plus et n'ai plus l'occasion de porter ces merveilles. Déjà les conserver, les sauver tout simplement me posait un problème. Alors, je me suis dit que je n'étais pas douée pour être conservatrice et que ces chefs-d'œuvre seraient mieux à leur place dans des musées du costume ou entre les mains de collectionneurs. Souvent je pensais : "Que reste-t-il de Mademoiselle ? Que restera-t-il de ces efforts, de ce travail inoui, gigantesque ? Qui le saura ? Qui le verra ?" Il faut tout de même que quelque chose ne soit pas perdu. Alors je vends pour qu'il reste quelque part, protégé, quelque chose d'elle. Je vends par respect, admiration, affection. Par fidélité et, si on ne me croit pas tant pis, ça me regarde.» Cent «pièces» : quarante modèles de tailleur, robes et pelisses ; une trentaine de bijoux dont beaucoup d'inédits, colliers, broches, bracelets, clips, des ceintures, sacs, chapeaux, blouses. Rien qui n'ait été conçu par elle et fait de sa main.

**A** partir de là, Lilou et moi, nous avons parlé de Mademoiselle à bâtons rompus. Comme j'étais venu voir ma copine pour lui poser des questions et qu'elle était là pour y répondre, je mettrai ci-dessous les questions entre guillemets (pour la commodité de cet article) et dans leur désordre. Puisque nous

avons bavardé au petit bonheur, autant ne pas tricher en essayant d'inventer un ordre. D'ailleurs, comme Lilou n'en a pas, elle est ininterviewable. Fin des préambules.

«Tous dessinés de sa main, les tailleur, robes, etc.» Mais non, elle ne savait pas dessiner. Elle détestait les dessins, elle n'y comprenait rien. C'était une paysanne d'Auvergne. Il fallait qu'elle touche, avec ses mains, avec ses racines. Tu te souviens de ses mains, noueuses, tordues par l'âge, des mains de sculpteur ? Elle, la bouche pleine d'épingles et les yeux aussi d'ailleurs, il fallait qu'elle travaille à même le tissu, à même le mannequin vivant. Jamais sur mannequins de bois. On a beaucoup écrit sur elle, surtout depuis sa mort.

«Elle aimait ça ?» Elle avait horreur qu'on lui propose d'écrire sa biographie. C'était la tuer. Une fois, quelqu'un lui a dit : «J'écris votre vie...» Elle ne l'a plus jamais revu. D'ailleurs, toutes ses biographies seront toujours fausses parce qu'elle était et se savait une légende. Et ça l'arrangeait de confondre sa vie et cette légende. Quand elle soupçonnait quelqu'un de venir la voir pour lui tirer les vers du nez en vue d'écrire peut-être une biographie future, elle me disait : «Comme je suis très maligne, je vais lui raconter ce qui lui fera plaisir.»

Étiennne Balsan, dandy de la Belle Époque, qui découvre une petite provinciale de 17 ans autour de 1902. Il était à cheval et elle lui a dit qu'elle voulait l'accompagner à Paris. Elle l'a suivi à cheval, disait-elle. Vrai, faux ? Quelle importance ? Et après ? Après, c'est le tourbillon parisien. La provinciale, dans ce Paris d'avant 1914, c'est le petit canard au milieu des cygnes mais elle s'en moque. Elle a un caractère absolument sauvage et entier. Elle est aussi spontanée. Et ravissante, n'oublions pas, très «Garbo» bien avant Garbo, Et elle s'habille comme il lui plaît. Comme on la sort beaucoap, ça épate, ça stupéfie mais on l'imiter. Et, à Deauville, elle commence à fabriquer des sweaters et des chapeaux pour s'amuser et pour des amies. Ces amies trouvent ça «pratique». Et voilà. Ça commence. Pratique, c'était son mot. Elle ne décidaient où n'inventait pas pour les autres mais d'abord pour elle et comme elle était fanatique du «pratique» et se moquait éperdument du goût des autres.

Par exemple : un soir, elle était invitée à l'Opéra. C'était l'époque des chignons et chichis et elle se frisait au fer pour aller à cette soirée. Distraite, voilà qu'elle se brûle une énorme mèche. Que faire ? Elle attrape froidement des ciseaux et crac, de rage, se coupe les cheveux et va à l'Opéra où toutes les femmes font : «Oh !» Sauf que la mode des cheveux courts était lancée. «Et la femme en pantalon, en pull-over...» Toujours elle. C'est à Venise, entre les deux guerres, qu'elle est descendue en pantalon du yacht du duc de Suite p. 38



Av 31, rue Cambon,  
Coco Chanel fête sa  
collection printemps-  
été 1959, entourée  
de ses mannequins.

briquer des sweaters et des chapeaux pour s'amuser et pour des amies. Ces amies trouvent ça «pratique». Et voilà. Ça commence. Pratique, c'était son mot. Elle ne décidaient où n'inventait pas pour les autres mais d'abord pour elle et comme elle était fanatique du «pratique» et se moquait éperdument du goût des autres.

Par exemple : un soir, elle était invitée à l'Opéra. C'était l'époque des chignons et chichis et elle se frisait au fer pour aller à cette soirée. Distraite, voilà qu'elle se brûle une énorme mèche. Que faire ? Elle attrape froidement des ciseaux et crac, de rage, se coupe les cheveux et va à l'Opéra où toutes les femmes font : «Oh !» Sauf que la mode des cheveux courts était lancée. «Et la femme en pantalon, en pull-over...» Toujours elle. C'est à Venise, entre les deux guerres, qu'elle est descendue en pantalon du yacht du duc de Suite p. 38

Westminster. Et toutes les femmes ont fait de nouveau: « Oh ! » Puis il y a eu une croisière d'un mois et, le premier soir, devant toutes les ladies anglaises pleines de dentelles et d'oiseaux sur les chapeaux, elle apparaît vêtue d'un strict pantalon noir et d'une veste noire. Et un bijou, un ! Stupeur ! Le lendemain, nouvelle soirée – il y en avait une chaque jour – et elle apparaît avec la même veste, le même pantalon mais blancs et toujours un bijou, un ! Et comme ça pendant un mois.

À la fin de la croisière, une lady lui dit: « Mademoiselle, vous nous avez toutes ridiculisées par votre élégance mais comment avez-vous fait pour être chaque soir impeccable avec deux tailleur seulement ? » Alors Coco ouvre son armoire, en guise de réponse, et lui montre trente tailleur, quinze noirs, quinze blancs. « Elle a été l'amie de Westminster, de la famille royale ? » Tu le sais bien, non ? C'est pour ton interview que tu me le demandes ? Oui, jusqu'à ses 65 ans. Pendant dix-huit ans. Elle lui interdisait de venir rue Cambon. « Je travaille, moi », lui disait-elle. Alors, l'Altesse rangeait sa Rolls et attendait dans la rue, pendant des heures, souvent, en faisant les cent pas, jusqu'à ce qu'elle sorte. Le prince qui attendait la couseuse ! Comme dans les contes. Mais le prince était vrai et la cousette s'appelait Chanel. « Pas mariée, hein ? » Elle me disait: « Si on ne se marie pas pour avoir des enfants, à quoi bon ? Pourquoi ? » En fait, elle a été fidèle à Boy Kaple, un riche Anglais qui était le patron des docks de Londres. Il s'est tué en voiture en allant à Roquebrune pour aller justement l'épouser. Sa Rolls a dérapé. Coco avait 25 ans. « C'était plein de Rolls, sa vie. Elle aimait le luxe ? »

**E**lle était le luxe. « Et elle fabriquait tout avec ses mains ? Les robes, les bijoux ? » Tout. Je te l'ai dit, elle ne savait pas dessiner. C'était un sculpteur. On n'a jamais dit comment elle travaillait dans tout ce qu'on a écrit à son propos. Moi, j'ai vu et je t'jure que c'était fabuleux. Les bijoux, par exemple ? Elle avait des plateaux pleins d'argile dure, de terre glaise. Alors, elle prenait cette terre et pétrissait, modelait des formes, puis elle puaisait dans des corbeilles remplies de pierres, de fils d'or et, à coups de pouce ou à deux doigts, les enfonçait, les disposait dans l'argile, racrait de l'ongle la pâtre à modeler et tu voyais le bijou naître. Il ne restait plus qu'à le reproduire. Un soir, elle me dit: « Je m'ennuie, faisons des bijoux ! » Elle prend sa terre mais elle n'avait pas de pierres sous la main. Alors qu'est-ce qu'elle fait ? Elle va chercher un collier de pierres précieuses, de vraies pierres celles-là et, avec le pic à glace, en tapant dessus avec une boule presse-papier de verre, elle se met à casser et à dessertir le « vrai » collier pour fabriquer un bijou « Chanel ». Le vrai, le faux, ça n'avait d'ailleurs pas de sens pour elle du moment qu'elle chanelisait tout.

Comme un artiste ? Comme un Picasso ou encore un Giacometti que j'ai vu fabriquer une statuette, au restaurant, avec de la mie de pain ? Exactement ça. Quand nous allions en Suisse, à Lausanne où elle avait une maison, elle habitait aussi le Palace Hôtel... « Et à Paris, elle vivait rue Cambon mais habitait une chambre du Ritz... » Oui, toujours. Parce qu'elle n'aimait pas être seule. La solitude était son problème, son angoisse. Alors, elle parlait et parlait pour qu'on reste auprès d'elle.

Après des journées de collection harassante, je la raccompagnais au Ritz et nous restions une heure, deux heures sur le trottoir : et elle me parlait pour retarder le moment où elle serait seule et devrait dormir. « Je me souviens : un jour elle m'a dit : « Vous savez,

la solitude est une grande maladresse... » « Qu'a-t-elle voulu dire ? Maladresse vis-à-vis des autres ? De soi ? Le mot m'a frappé ! Je te disais qu'en Suisse, à l'hôtel, elle n'avait pas de matière sous la main. Alors, elle prenait n'importe quoi et se mettait à tailler et à épingle. À inventer. Ou bien encore, elle achetait des pull-overs en cachemire, dans une boutique de Lausanne. À peine de retour à la maison, elle les défaisaient, piquait une poche, plaçait des galons et les transformait en œuvres à elle, en pulls « Chanel ».

**J**amais on n'a décrit sa manière de travailler. Or c'est ça qui était inouï. Au moment des collections, il fallait voir ce démon de plus de 80 ans faire et parfaire jusqu'à 4 ou 5 heures du matin devant le personnel et les mannequins épuisés. Sans manger, sans aller aux toilettes excuse-moi, toute la nuit. À démolir jusqu'à quarante fois un « costume », comme elle disait. Le mannequin montait sur le podium et tout le monde s'écriait : « Cette fois Mademoiselle, c'est magnifique ! » Elle, elle ne disait rien, faisait signe à la fille et crac ! Elle arrachait et remettait tout à plat. Mais c'est vrai que la fois suivante c'était plus beau, plus parfait encore et qu'elle avait corrrigé l'infinie, l'invisible détail que personne, sauf elle, n'avait vu. Et ses mains qui couraient sur tout le corps des mannequins, à plat, comme un friselas, pour savoir si la robe ici était à la distance du corps, là se plaquaient à lui... Comme un sculpteur aveugle. Ou bien encore elle disait au mannequin éberlué et mort de fatigue : « Monte dans un autobus ! » ou « Essaie d'entrer dans une voiture basse ! » La fille mimait. Et Mademoiselle répondait, féroce : « Oui, eh bien, figure-toi, ma petite, que ta robe ne t'a pas suivie. Viens ici ! » Et crac, le terrible crissement des coutures défaites et tout le chef-d'œuvre à recommencer. « Folle de perfection, hein ? Je me souviens encore et la revois, accroquée sur l'escalier, une main étirant la rampe, planquée comme un vieil aigle et surveillant d'un oeil de feu

la présentation de ses collections. » Ça lui arrivait très souvent, le jour même, à la minute même où un mannequin allait s'avancer, de le stopper et de te dire : « Non ! Tu ne présentes pas ça ! Je ne veux pas ! » À la dernière seconde. Incroyable, non ? Pire encore : après la présentation, elle filait dans les ateliers et disait : « Ceci et ça, et ça, et ça, on élimine ! » Pleurs et grincements de dents de tout le monde : « Mais, Mademoiselle, on vient de les présenter ! Ils ont été applaudis, ce sont les modèles qui ont eu le plus de succès ! » « Ça m'est égal ! Ça n'est pas de ma faute si des imbéciles n'y connaissent rien. » « Mais, Mademoiselle, les journalistes seront furieux, de gros clients aussi qui viennent d'acheter ces modèles... » « Je m'en fiche ». Et elle éliminait, froidement. Cocteau disait : « La suprême exigence de Mademoiselle Chanel consiste à renoncer à tout sauf à l'essentiel. » Au fond, pour elle, une présentation de collection n'était qu'une séance de travail de plus. Tu sais qu'à une époque les femmes du monde adoraient être mannequins chez Chanel, hein ? Un soir, il y en a une qui me dit : « Je suis tuée de fatigue. Tout à l'heure, après la présentation de la collection, je demande des vacances à Mademoiselle. Tu vas voir, je vais oser ! » Et elle y va. Mademoiselle était remontée dans les ateliers, ses ciseaux autour du cou.

La fille s'avance, pleine de courage, avec encore sur le dos un modèle de la collection. Elle dit : « Mademoiselle, je voudrais... » Coco la regarde, lui dit : « Mais qu'est-ce que c'est que cette horreur que tu as sur le dos ? » Et aussitôt, elle commence à lui défaire le col, à arracher une manche, à la cibler d'épingles. « Mais,

Mademoiselle...» «Tais-toi ! Quand je pense que tu as présenté ça !» Et de continuer à déchirer, à épingle, à défaire. Et la fille est repartie avec un côté en logues et l'autre épingle sans avoir parlé de ses vacances. Elle était en pleurs : « Je n'ai pas osé et par-dessus le marché, regarde ce qu'elle a fait du tailleur... » C'était ça. Coco. Quelqu'un d'impitoyable dans sa passion, dans ses exigences. Obsédée par le moindre détail, surtout quand il était invisible : les coutures, les doublures, les plis. Elle disait : « La perfection d'un vêtement est à l'intérieur ». Oui, la perfection, toujours. « La tenue », disait-elle encore.

**E**lle détestait la campagne. Quand il m'arrivait de lui dire que j'allais, elle désapprouvait énergiquement puis m'abreuvait de conseils. « Tu vas te laisser aller, hein ? Il ne faut pas ! Jamais ! Soigne-toi, habille-toi, maquille-toi, ne porte pas de blue-jeans. Ne sois pas vulgaire ! » Mais, Mademoiselle, à la campagne... » « Habille-toi et maquille-toi comme si au coin d'un chemin tu allais rencontrer l'homme de ta vie. De la tenue, Lilou ! Moi, je répondais : « Main, pourquoi ce luxe... » Et elle : « Lilou, le contraire du luxe, ce n'est ni la misère ni la pauvreté. Il y a des pauvretés luxueuses. » Et elle disait encore : « Il faut que la mode descende dans la rue, mais, mon Dieu, pourvu que jamais elle n'en remonte ! » Et ces propos tout en travaillant et en faisant par exemple courir ses mains sur un tissu « pour voir si la fille était dessous », comme elle disait. « Elle aimait les tissus ? Elle était fortiche sur la question ? » Elle était fortiche, comme tu dis, sur tout. Elle parlait tout le temps « des proportions ». Elle avait en horreur, à cause du non-respect des « proportions » les mini-jupes. « Regardez-moi ces affreux genoux qui foncent sur vous comme des boulets de canon... » Quant aux tissus, bien avant la collection, elle y apportait un soin délivrant. Disons les tweeds : elle achetait en Irlande. Alors arrivait Lindton, le plus grand fabricant irlandais. Il présentait les mèches, les laines, mais, elle, elle sortait d'un placard, sans se troubler, un petit métier à tisser et expliquait, en tissant elle-même et en mettant ce pauvre Lindton au boulot, ce qu'elle voulait. Elle fabriquait elle-même ses propres échantillons. Même exigence pour les soies, les crêpes de Chine, les shantungs. À une époque, elle a décidé que les soies d'Asie étaient de moins bonne qualité. Elle était en rage. « Lilou, je vais acheter une ferme et des mûriers dans le Rhône et fabriquer moi-même ma soie ! » Vraiment, il a fallu la retenir. « Est-ce qu'elle était dure avec les autres ? » Quand ils prétendaient à quelque chose, oui.

Un jour, un jeune et comme on dit brillant cinéaste organise une projection pour elle. Quand la lumière revient, tout ému, il s'avance. Alors, elle, le plus naturellement du monde : « Voyons, mon petit, pourquoi faites-vous ce métier ? Vous avez certainement des qualités et des dons mais pas dans le cinéma. Il faut changer de métier, mon petit ! Quel gâchis, votre film, oh, quel gâchis ! » Et dans son esprit, ça n'était pas méchant ce qu'elle disait à ce type. C'était un conseil gentil, bon, maternel. « Je la croyais timide... » Oui mais

jamais intimidée. Par personne. Et dupe de personne au monde. À Dalí, par exemple, elle disait : « Laisse ta folie à la porte, hein, quand tu entres ici ! » Et Dalí obéissait. Et il était normal. « Que restera-t-il d'elle ? » Dans les mœurs, la vraie « libération » de la femme. Pas au sens féministe et politique du mot mais au sens féminin, beau et époustouflant. Chanel a plus fait pour mettre la femme au monde de ce XX<sup>e</sup> siècle que toutes les ligues féministes réunies de la terre. Au point de vue plus profond de son art et de son génie, il ne restera rien parce qu'elle ne pouvait pas transmettre. Il n'y avait qu'elle, elle seule qui savait ce qu'elle voulait. La rue Cambon, c'était elle et personne d'autre. « Elle était agréable à vivre ? » Non, impossible. Mais merveilleuse. En réalité, elle était, vis-à-vis des autres, ce qu'elle voulait. Un jour, je me souviens, le plus grand critique de mode américain arrive exprès à Paris pour la voir et l'invite à déjeuner. Durant tout le repas, elle est fermée, désagréable, parfois cinglante. Le critique était désespéré. Puis, brusquement, elle a pitié du type, se dit que tout de même il a fait 10000 kilomètres pour un déjeuner et alors la voici drôle, délicieuse, femme, petite fille, attentive, amoureuse, séduisante, tout. Après le repas, le célèbre critique me prend à part et me dit : « Écoutez, j'ai 40 ans, je suis marié, je n'ai pas bu, je suis raisonnable et je ne sais pas ce qui m'arrive mais je viens de tomber amoureux de cette femme qui a 80 ou 100 ans ! C'est une sorcière ! »

Dans le jardin des Tuileries, en 1957.



**M**oi, j'ai passé dix-sept ans tout près d'elle. Je ne sais pas si j'ai appris grand-chose de la mode, mais j'ai vraiment tout appris de la vie. J'ai côtoyé le génie. J'ai vu ce qui n'existe, par siècle, qu'à quelques exemplaires : un artiste. « Quel âge avait-elle quand elle est morte en 1971 ? » Quatre-vingt-sept ans. Plus lucide que jamais. Elle m'avait dit : « Lilou, quand je mourrai, je veux que tu sois près de moi et quand j'aurai fermé les yeux, je veux que tu me tiennes la main pendant une demi-heure au moins. D'abord parce que je serai furieuse d'être morte et ensuite parce que tu m'aideras à franchir le passage. Il doit y avoir un passage, j'en suis sûre, juste après la mort. Et pas facile. » Je lui ai obéi. Elle m'avait dit aussi : « Avant que je ne sois raidie, tu m'ôteras cette bague du doigt et tu la garderas. » J'ai obéi et c'est pour ça qu'on a dit, dans un certain Paris, que j'avais arraché ses bagues à Mademoiselle à peine étêtée morte. J'ai laissé courir. Et maintenant je vends toute ma collection. Est-ce qu'on dira que c'est par rapacité alors que c'est par amour et au nom du souvenir ? « Ça t'ennuie ? » Non, je m'en fiche. Ça va tout ce que je t'ai dit, pour ton article ? « Ça ira. » Tu sais ce qui va m'arriver, cette nuit ? Je vais rêver de Mademoiselle. Chaque fois que je parle un peu longuement d'elle, j'en rêve, la nuit suivante. Ça ne rate jamais. Elle me possède encore, la sorcière. (Là, il y eut un temps, comme on dit au théâtre, entre ma copine et moi. Puis...) « Allons, ne pleure pas Lilou... ». Mais je ne pleure pas. « Si, tu pleures un peu. » Non, je te jure que non. ■

Jean Caulfield



*Long drink et cigarette  
à la main pour trois Parisiennes  
au café. En avril 1964,  
l'ensemble col roulé, minijupe  
et bottes devient l'uniforme  
de la jeunesse.*

Photo JACK GAROFALO

# MINI, MINI, MINI, TOUT EST MINI...

Les années 1960 amorcent la libération sexuelle. Les enfants du baby-boom ont les hormones en effervescence, l'envie de profiter, de rire et de jouir. En Angleterre, c'est Mary Quant qui tire la première avec sa minijupe qui s'arrête à mi-cuisse. Scandalous ! En France, Courrèges, Cardin et Paco Rabanne sont sur la même longueur d'onde, avec des tissus techniques. Coco Chanel grince des dents : « C'est moche, ces genoux cagneux ! » Les jeunes de la rue et les yéyés du hit-parade de « Salut les copains » s'en moquent et adoptent gaiement cette arme de provocation. On est en 1966, Jacques Dutronc ironise : « Tout est mini dans notre vie ! »



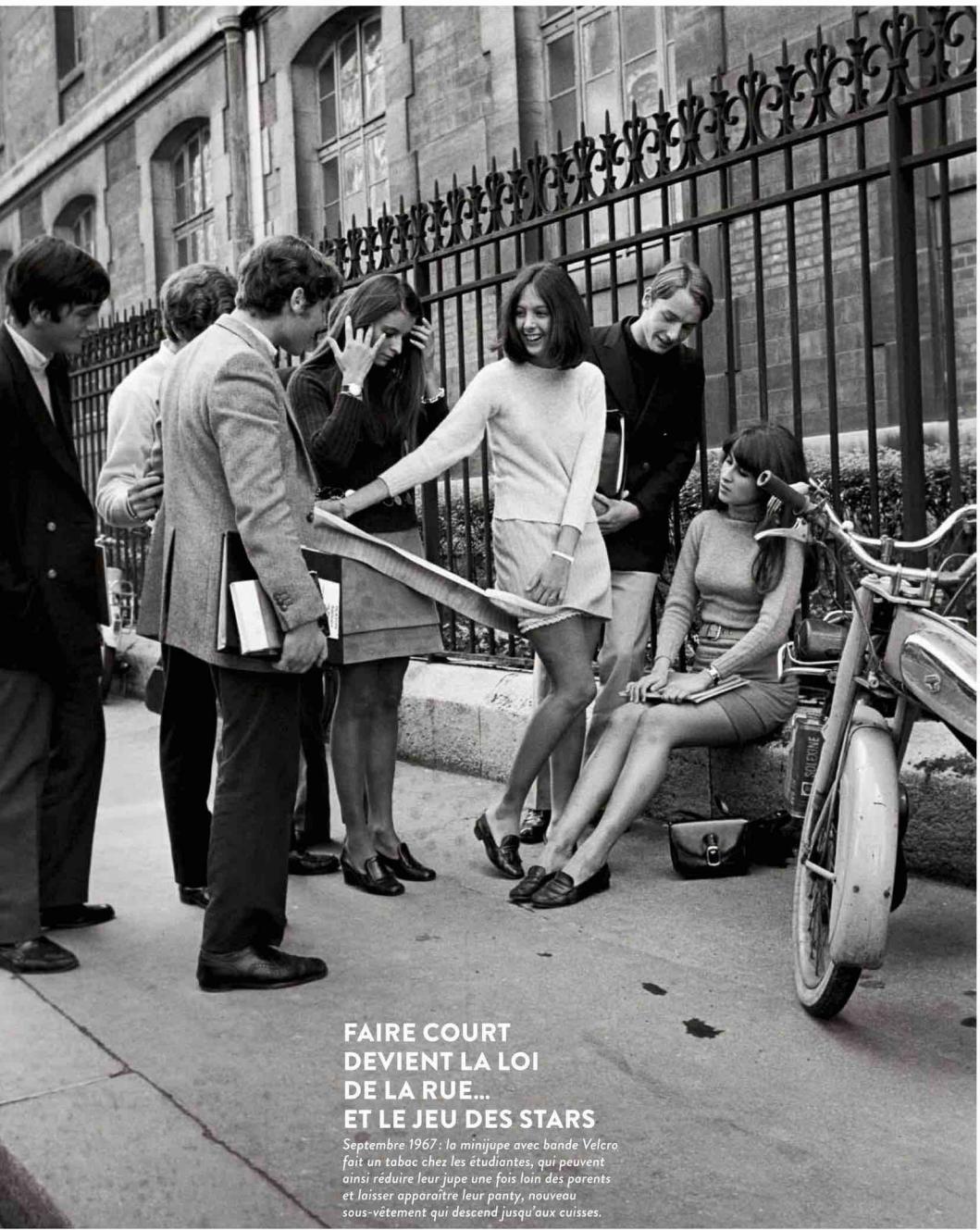


16 juin 1966. Mary Quant accueille Paris Match, chez elle, à Londres. Elle vient de recevoir des mains de la Reine, le titre d'officier de l'ordre de l'Empire britannique.



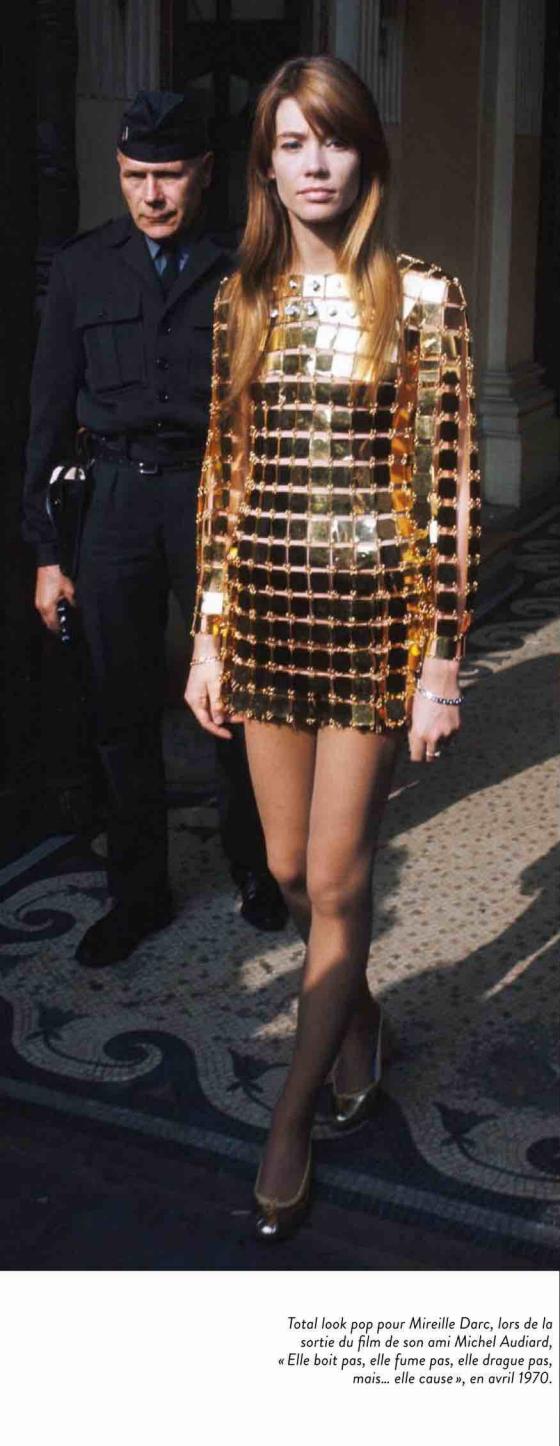
## MARY QUANT EXPORTE LE « SWINGING LONDON »

Patrick Macnee et Diana Rigg,  
alias John Steed et Emma Peel,  
en juin 1968. L'actrice britannique  
a popularisé la minijupe grâce  
au succès de la série « Chapeau  
melon et bottes de cuir ».



**FAIRE COURT  
DEVIENT LA LOI  
DE LA RUE...  
ET LE JEU DES STARS**

*Septembre 1967: la minijupe avec bande Velcro fait un tabac chez les étudiantes, qui peuvent ainsi réduire leur jupe une fois loin des parents et laisser apparaître leur panty, nouveau sous-vêtement qui descend jusqu'aux cuisses.*



*En mai 1968, Françoise Hardy fait sensation avec sa petite robe métallique Paco Rabanne en plaques d'or incrustées de diamants.*





En janvier 1968, André Courrèges fait défiler ses mannequins en super mini robes et shorts sur un air de jerk.

# COURRÈGES LE RÉVOLUTIONNAIRE

Par CATHERINE SCHWAAB

**M**ais ma poitrine se trouve 10 centimètres plus bas ! Il faut retoucher cette robe ! » Cette cliente n'a rien compris. Avec son franc-parler réchauffé par l'accent du Midi, le maestro la recadre : « Non, avec cette robe, votre poitrine a 20 ans. Je n'ai pas envie de vous faire une tenue pour casser vos seins de sexagénaire ! » Tête de madame, soudain rajeunié ! Courrèges était l'ami des femmes. Un complice au fait de tous leurs secrets. Une poitrine tombante ? Balayées les pinces ; il taille le tissu pour créer un « flou artistique » et noyer le problème. D'un coup de ciseaux savant, ce frère bienveillant redressait subtilement nos centres de gravité loin de l'attraction terrestre. La robe trapèze ou cintrée évasée, gomme le trop plein et renfonce le pas assez. Même la combinaison pantalon découpée de trous et de décolletés réussit à vous rehausser les seins sans soutien-gorge ! Juste avec une astucieuse bande de tissu rigide qui enserre le haut. Très fort !

Il faut dire que Courrèges a un regard d'architecte. Rien de tel pour

vous bâtrir une silhouette au-delà des contingences. Cet as de la coupe avait fait ses classes chez le meilleur, l'austère Cristobal Balenciaga, le tailleur qui réussissait à vous cambrer une taille en une seule couture et au fer à repasser ! Cinq ans chez cet Espagnol intransigeant dont il est devenu le bras droit, c'est bien assez ! « Je suis à l'abri sous un grand chêne mais le soleil ne passe pas », se plaint le jeune André. Son maître ne veut pas le laisser partir. Il le sent bien, ce surdoué amateur de rugby en a encore sous le talon. Balenciaga a besoin de sa vitalité. « J'ai l'impression d'être un gland tombé au pied du tronc, ose le junior. Vous devez me laisser partir » No. El señor Cristobal réussit à le garder encore quelques années.

**A**u studio, André trépigne face à des clientes engoncées dans leur gaine, juchées sur des talons qui les empêchent de courir. « Dépassées », estime-t-il. L'avenir, c'est autre chose. Le mouvement, le corps libéré. Coquelicte, jeune fille vivace de douze ans de moins que lui, le reçoit cinq sur cinq. Ils tombent amoureux. C'est avec elle qu'André s'en va créer sa propre maison.

On connaît la suite. Courrèges devient très vite une bombe. Cinq ans avant la conquête de la Lune, en 1964, il impose sa Moon Girl. Avec leurs jupes courtes, taille basse et trapèze, leurs vestes carrees, leurs bottines plates, leurs bibis-casques, leurs shorts et leurs pantalons, les mannequins Courrèges décrochent la une de «Vogue» et «Harper's Bazaar». Puis dans le cœur des yéyés. Dans les rédactions de «Salut les copains», «Mademoiselle âge tendre», «Elle», glorieuses publications Filippacchi, plus une photo ne se fait sans un vestiaire Courrèges. Oui, Courrèges est grand, et Françoise Hardy est son prophète. Dans son sillage, les idoles des jeunes: Sheila, Sylvie Vartan, Catherine Deneuve, Romy Schneider, Brigitte Bardot... Mutines, glamour, ingénues, sexy, marrantes... Une explosion de robes graphiques, blanc immaculé ou aux couleurs primaires, à larges rayures optiques, élancantes, noires ou pastel, elles épousent tous les styles. Vous êtes blonde? Brune? Rousse? Poivre et sel? Grande? Petite? Ronde? Maigre? Plus très jeune? Dégainez votre Courrèges.

**Q**uand, avec sa distinction et son 1,80 mètre, Claude Pompidou débarque à un gala en robe Courrèges au-dessus du genou, elle déclasse d'un coup de talon – plat – toutes les premières dames du monde. Jackie Kennedy détonne dans les cocktails, Audrey Hepburn joue les astronautes en casque-bibi... Et Coco Chanel fulmine: «Ce couturier détruit la femme, s'indigne-t-elle. Il la transforme en petite fille!» Chanel et son indispensable tailleur à mi-mollet sur escarpins et bas de soie, Chanel qui répète qu'«il n'y a rien de plus laid qu'un genou!» Eh bien, la voilà confrontée à des cuisses! Pire: des bottines en vinyle qui cachent la cheville et vous donnent l'air de porter des chaussettes de petite fille perverse! Un érotisme joueur qui vient détrôner le sex-appeal en bas et jarretelles façon Lauren Bacall. André Courrèges invente les collants à tout faire. Des pieds jusqu'aux poignets, ils sont en couleur et tricotés à côtes. Attention les kilos! Quand on revoit les photos, on se dit que, dans les années 1960, malgré Twiggy, l'anorexie ne menaçait pas encore les mannequins. De vrais corps de femme, heureux, insouciants, perruques de rouge, dénudés en découpes cache-cache. La mode n'est plus seulement une façon de se mettre en valeur, elle devient un mode de vie.

**C**ourrèges, le premier, dépoussiére les présentations compassées: il lance les défilés-spectacles. Avant Mugler et ses shows délirants des années 1980, il fait danser les filles, les anime en poupées Rhodoid, les fait surgir d'une boîte, tournoyer, sortir des podiums... Le jeune Yves Saint Laurent est bluffé, et il le clame: «Je m'enlisais dans l'élegance traditionnelle. Courrèges m'a stimulé.» L'hérétique ose tout: «Les tenues haute couture ne sont pas faites pour les actives, celles qui travaillent, courrent pour attraper le bus...» Alors, il lance le pantalon pour aller travailler. Orange, à carreaux, à pois... Cet emblème masculin, jusqu'alors

réservé au sport et aux tenues d'intérieur, se met à foulter les trottoirs en mocassins vernis à bouts carrés. C'est peut-être grâce à cette audace que Saint Laurent osera le premier smoking pour femme, en 1966.

Mais Courrèges, c'est un tandem. «Coqueline est ma créativité complémentaire.» De fait, à côté de son mari visionnaire, artiste mais créateur angoissé, elle est le dynamisme et la gestion pratique. C'est à deux qu'ils font construire une usine à Pau afin de fabriquer en direct leurs collections et diminuer les coûts de revient. La section Couture future, née en 1967, est un prêt-à-porter plus abordable. Certes, ils ne sont pas seuls à envisager la démocratisation de la mode. Mais tout de même, ils font presque aussi fort que le tandem Bergé-Saint Laurent. En dix ans, ils trouvent des partenaires tous azimuts, vendent des licences internationales, construisent un empire: parfums, appareils photo, scooters, bicyclettes, voitures, planches à voile... Après la naissance de leur fille Clafoutis Marie, en 1972, ils habillent les Jeux olympiques de Munich: 20 000 personnes! Des athlètes aux pompiers et aux infirmières... brutalement confrontés au meurtre Septembre noir.

Clafoutis Marie, en 1972, ils habillent les Jeux olympiques de Munich: 20 000 personnes! Des athlètes aux pompiers et aux infirmières... brutalement confrontés au meurtre Septembre noir.



Avec son épouse, Coqueline, au 40, rue François-I<sup>e</sup>, à Paris, en 1995.

Par la sculpture, la peinture, il saura, pendant trente ans, lutter contre le tremblement. Trente ans de combat pour sauver ces neurones qui ont changé la mode.

Sa femme a su prendre le relais en choisissant avec soin les repreneurs de sa marque. Un duo de publicitaires, Jacques Bungert et Frédéric Torloting. Hommes de médias, ils ont compris que, aujourd'hui, c'est la télé qu'il faut habiller. Alessandra Sublet, Anne-Sophie Lapix, Laurence Ferrari, Audrey Pulvar... En s'inspirant des pièces historiques des sixties, ils ont réussi à séduire ces fans des années 2000. À l'aise, bien dans leurs couleurs, elles ont tombé la veste avec enthousiasme. À l'écran, elles affichent une image forte comme un logo. Aujourd'hui, c'est encore un tandem: Arnaud Vaillant et Sébastien Meyer, 25 et 26 ans, que Courrèges inspire. Preuve que le couturier n'a pas pris une ride. ■

# DES ANNÉES HIPPIES AU SEXY-CHIC

Désormais, le corps des femmes devient un sismographe de nos tumultes sociaux. La chanson de Ian Dury « Sex & Drug & Rock & Roll » en 1976 marque le coup d'envoi d'un bouleversement sociologique. En Amérique, l'actrice Jane Fonda, - Barbarella ! - monte au créneau contre la guerre au Vietnam. En France, c'est la Française Brigitte Bardot qui met le feu aux sens et devient l'incarnation de l'érotisme. Dès lors, malgré les conservatismes et les critiques, la France se maintiendra au top des « wonder women », Belles et battantes. Voir combattantes. Le terme est américain, mais sa traduction mode restera française.



## JANE FONDA, CLASSE WOODSTOCK

Boutonnage à la marocaine  
et sandales à l'indienne !  
En août 1965, l'actrice  
américaine dans sa propriété  
de Houdan, en France.

Photo PATRICE HABANS



## BB À L'ÈRE « FLOWER POWER »

À Rome, Brigitte Bardot pose un collier de fleurs sur la tête et chante « La bise aux hippies », une chanson de son ami Serge Gainsbourg.

Photo JEAN-CLAUDE SAUER



De retour du Népal,  
Anny Duperey, Jane Birkin  
et Serge Gainsbourg  
présentent « Les chemins  
de Katmandou »,  
d'André Cayatte, au  
Festival de Cannes en 1969.



En 1969, au sud de l'Angleterre,  
l'île de Wight attire  
150 000 hippies qui veulent  
faire l'amour dans des bains  
moussants.

## 69, « ANNÉE ÉROTIQUE » FAIT EXPLOSER LA DÉCENNIE

Tout droit sortie des années 1920, la pin-up incendiaire Dita von Teese s'effeuille pour faire apparaître un squelette articulé sur un corset chair signé Jean Paul Gaultier, le 7 juillet 2010.



# On les surnomme « les anges », mais c'est le diable qui semble les avoir dessinées

Par FLORENCE BROIZAT

**L**e paradis à l'odeur d'un salon de coiffure. La température y avoisine les 28 °C, le rose est sa couleur et le bourdonnement d'une centaine de sèche-cheveux remplace celui des abeilles. Cernées de serviteurs zélés, des déesses languides laissent entrevoir sous leurs déshabillés des soutiens-gorge argentés. Elles s'appellent Kendall Jenner, Bella et Gigi Hadid, Alessandra Ambrosio ou Adriana Lima. On les surnomme « Les Anges » mais c'est le diable qui semble les avoir dessinées. Des sorcières aux mensurations divines qui embrasent les podiums et font flamber le chiffre d'affaires du géant américain de la lingerie féminine, Victoria's Secret, jusqu'à 7,2 milliards d'euros. Ce soir, elles apparaîtront devant 2600 élus au son des tambours célestes de Lady Gaga, Bruno Mars et The Weeknd, papes de la pop moderne. En guise de cathédrale, la nef grandiose du Grand Palais.

A quelques mètres de là, des caméras du monde entier se font une idée de plus en plus précise du purgatoire. Le thermomètre passe à peine le zéro, ils ont encore quatre heures à patienter. En vingt et un ans d'existence, c'est la première fois que le défilé Victoria's Secret se tient à Paris. Et la troisième qu'il s'expatrie, après Cannes, à ses débuts, et Londres, en 2014. Diffusé en exclusivité sur CBS, retransmis dans deux cents pays, il a été suivi l'année dernière par près de 800 millions de téléspectateurs. Prise avant le 13 novembre 2015, la décision de venir à Paris a été maintenue. Quarante-huit heures avant le jour J, les Américains ont débarqué comme eux seuls savent le faire.

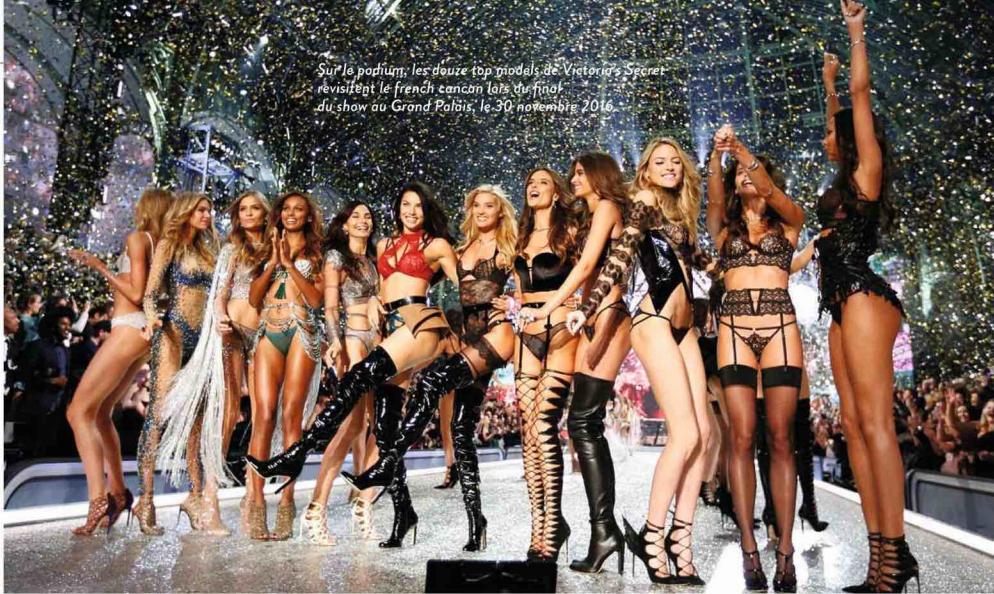
Plus de 1 000 personnes dépeçhées en avion des quatre coins du monde, un décor immense avec une paroi type Eiffel haute de 10 mètres montée en vingt-quatre heures, 35 kilomètres de câbles dissimulés, des bataillons d'assistants au rôle prédefini et segmenté : tout laisse pantois dans l'organisation de ce show démesuré. En plus des centaines de CRS mobilisés, des entreprises de sécurité privées ont été recrutées en France, aux États-Unis et au Royaume-Uni. Fouille obligatoire et chien démineur. Pour accéder au saint des saints, il faut franchir deux barrières policières, retirer un billet nominatif avant de passer un portique. L'avenue Winston-Churchill, qui donne sur les Champs-Élysées, a été fermée. Comme pour le 14 Juillet ou les réceptions de chefs d'État. Côté marketing non plus, Victoria's Secret n'a jamais fait dans la dentelle. Sa stratégie : faire fort partout, tout le temps. En plus de s'offrir pour un coût faraimeux des publicités lors du Super Bowl, la meilleure audience américaine, la société multiplie les campagnes de promotion. Ses mannequins comptabilisent, tous réunis, 164 millions de followers sur Instagram, et partout ailleurs bien plus encore de fidèles. Parmi eux, certains sont plus vendeurs que d'autres – le penchant appuyé de Leonardo DiCaprio pour les Anges a beaucoup fait pour la marque. Plus inattendus aussi : en 2004, Bob Dylan, Prix Nobel de littérature 2016, tourna pour Victoria's Secret une pub à la gloire des strings...

À la genèse de cette épopée de la petite culotte étoilée, on trouve un moment de honte fondateur. Celui vécu par un

innocent trentenaire, Roy Raymond, dans le rayon lingerie d'un grand magasin de San Francisco, un jour de 1977. Comment choisir des dessous pour sa femme sans passer pour un pervers ? Raymond résout le cas de conscience en créant sa propre boutique. Il l'appelle Victoria's Secret, en référence à l'époque victorienne, celle des boudoirs tamisés et des rencontres coquines, contrepoint du puritanisme en vigueur. Les parures, encadrées, sont exposées au mur comme des œuvres d'art. Les cabines, où les vendeuses apportent les modèles à la taille requise, sont capitonnées de velours. Raymond propose des ensembles sexy et abordables, le chaînon manquant entre les soutiens-gorge de grand-mère et les modèles hors de prix en provenance d'Europe.

**E**n 1982, il vend son affaire à Leslie Wexner, le patron de The Limited, une marque de sportswear, pour 1 million de dollars. Il vient de lâcher la culotte aux fils d'or mais ne le sait pas encore. Le coup de génie de Wexner ? Appliquer les codes du luxe à un produit de gamme moyenne. Créer le désir en suscitant le rêve. Le premier défilé est créé en 1995, sur le modèle de ceux de la haute couture. Roy Raymond n'y assistera pas : épousé par ses échecs commerciaux, il s'est jeté du haut du Golden Gate. La parade annuelle de Victoria's Secret est la clef de voûte du succès. Stephanie Seymour, Helena Christensen, Claudia Schiffer, Heidi Klum, Naomi Campbell et Laetitia Casta ont participé aux premiers shows. Plus tard, ce seront Gisele Bündchen, Karolina Kurkova, Chanel

*Sur le podium, les douze top models de Victoria's Secret revisitent le french cancan lors du final du show au Grand Palais, le 30 novembre 2016.*



Iman et tout ce que la planète compte de femmes splendides, jusqu'à Alessandra Ambrosio, Miranda Kerr, Karlie Kloss ou Doutzen Kroes. Forcément, cela nécessite quelques arbitrages dans le budget. Moins de dépenses pour la fabrication des ensembles, plus de zéros dans les contrats des mannequins. Dans le classement «Forbes» des mannequins les mieux payés au monde, 13 sont ou ont été des ambassadrices de la marque. Si les voies de la providence sont impénétrables, le podium de Victoria's Secret est un tremplin pavé d'or. «Défiler pour cette marque est une étape essentielle dans une carrière. On accède à un autre niveau», reconnaît Jasmine Tookes qui a été choisie pour porter le Bright Night Fantasy Bra, un soutien-gorge constellé de diamants et d'émeraudes à 3 millions de dollars, l'équivalent de la robe de mariée chez les grands couturiers. De fait, la plupart des recrues VS travaillent pour les plus grandes maisons, Vuitton, Dior, Chanel...

**B**runes, rousse, blondes, châtain, de tous les âges (enfin... jusqu'à 35 ans), de toutes les nationalités mais d'un poids inférieur à 52 kilos : chaque année, elles sont des centaines à vouloir décrocher leur ticket d'entrée. «Accéder au casting, c'est comme être sélectionnée aux JO», explique Steven Bermudez, manager de la prestigieuse agence de mannequins IMG. «Défiler, c'est carrément gagner la médaille olympique...» Et cela demande une discipline d'athlète. Course, boxe, cardio, exercices pour dessiner les abdos, raffermir les fessiers, dessiner la taille... La

méthode est digne des «boot camps», ces camps d'entraînement intensifs prisés par l'armée américaine. Ces filles sont des dures qui s'exercent plusieurs fois par semaine, jusqu'à cinq jours sur sept pendant le mois qui précède le défilé. À Paris, leurs coachs ne les lâchent pas. «La gym, ce n'est pas ce que je préfère», confesse Alessandra Ambrosio entre deux enchaînements dans la salle de musculation du palace le Mandarin Oriental. «Mais je n'ai pas vraiment le choix.» La gloire – et l'avenir de son contrat – vaut bien quelques suées. «Tellelement de filles aimeraient être à notre place... Elles n'imaginent pas combien c'est dur!» Dans le bus aux vitres teintées où elle s'installe ce 29 novembre aux aurores, Elsa Hosk, ravissante Scandinave, a un léger passage à vide. Quelques places plus loin, Jasmine Tookes finit sa nuit contre l'épaule de son agent, Alessandra Ambrosio s'agrippe à son café. Adriana Lima pépie des mots doux à ses enfants via Face Time. L'ambiance est détendue, plus colonie de vacances que veille de concours. Sur le parvis gelé du Trocadéro, à 9 heures du matin, elles poseront, sauteront et riront aux éclats malgré la fatigue du jetlag. Chez Victoria's Secret, tout se travaille, même la bonne humeur. «En haute couture, il faut rester figée, la mine sérieuse, explique Bella Hadid, qui défiler cette année avec sa sœur Gigi. Ici, on peut exprimer notre personnalité, danser, jouer. C'est même recommandé!» «Vous faites partie d'un défilé unique au monde. N'oubliez pas d'encourager les filles!» La sono chauffe la salle comme pour un match de catch. Les invités, people, journalistes, col-

laborateurs de la marque, familles des mannequins et happy few, ont été triés sur le volet. Comme chaque année, Victoria's Secret a convié des stars à chanter en direct. Lady Gaga ouvre le feu avec «Million Reasons», et les filles déboulent en rafale.

**R**eins cambrés, ventre lisse, seins pointés vers la lune, des courbes aux airs de miracle. Du haut de leurs stilettos, elles baladent des ailes pesant jusqu'à 8 kilos, balancent entre kitsch et sensualité : plumes multicolores, dragon de feu, capes à franges brodées de cristaux, costumes tyroliens détournés et même des sacs en forme de chien... Les hommes de l'assemblée renoncent à raccrocher leurs mâchoires, les femmes écarquillent les yeux. Bruno Mars et The Weeknd enflamment la salle. Dans le public, le chanteur Stromae se met à danser, Lenny Kravitz et Gad Elmaleh se lèvent pour applaudir. Le final, avec pluie de cotillons, laisse le public hébétisé. Pour amortir le retour chez le commun des mortels, les organisateurs ont prévu toujours plus de champagne dans un salon avec DJ et palmiers. De temps à autre, un Ange y fait encore une apparition fugitive. Vers 1 heure du matin, une beauté lasse traverse pieds nus l'immense hall déserté du Grand Palais, un manteau jeté sur sa robe en soie rouge. Jasmine Tookes a rendu le soutien-gorge à 3 millions de dollars. La star de la soirée ressemble à un moineau perdu. Retroquévillée sous l'effet du froid, elle hâte le pas vers une berline et s'y engouffre en un battement d'aile. Parfois, même les anges sont pressés de fuir le paradis. ■

**SHALOM HARLOW**  
29 ans. La Canadienne a longtemps été qualifiée d'«anti-supermodel» en raison de sa beauté atypique.

**NAOMI CAMPBELL**  
32 ans. Star des années 1990, la Britannique est le premier mannequin noir à faire la une de «Vogue» en France.

**NATALIA VODIANOVA**  
20 ans. «Supernova», comme on la surnomme, est le visage iconique de la marque Guerlain. Et, aujourd'hui, l'épouse d'Antoine Arnault.

**KATE MOSS**  
28 ans. La plus rock'n'roll. Ses amours avec Johnny Depp ou Pete Doherty ont fait couler beaucoup d'encre. La Brindille au look androgynie est toujours l'une des tops les mieux payées.

**CHRISTY TURLINGTON**  
33 ans. L'Américaine est l'un des supermodèles «originaux» des années 1990. Depuis, elle a fait de sa passion pour le yoga un business ultra lucratif.

**STEPHANIE SEYMOUR**  
34 ans. La native de San Diego est l'une des muses d'Azzedine Alaïa. Et l'un des mannequins «it» des eighties et nineties.



2002. Pour célébrer ses 30 ans, le magazine américain «W» réunit les onze modèles du moment. Renversant.

Photo MICHAEL THOMPSON

# LES TOPS AU POUVOIR

**CLAUDIA SCHIFFER**

32 ans. La discrète exemplaire a été lancée par Karl Lagerfeld. Surnommée « la femme la plus belle du monde », tout simplement.

**IMAN**

47 ans. « La femme de mes rêves, c'est elle », disait Yves Saint Laurent de la belle Somalienne. Iman est l'épouse de David Bowie de 1992 jusqu'à sa mort en 2016.

**KIRSTY HUME**

26 ans. Après une impressionnante carrière, la grande Écossaise (1,80 mètre) assouvit sa passion pour la permaculture, le tricot et la peinture.

**GISELE BÜNDCHEN**

22 ans. La flamboyante Brésilienne a été l'une des silhouettes sexy de Victoria's Secret. Elle est le mannequin le mieux payé de la planète entre 2002 et 2017.

**CINDY CRAWFORD**

36 ans. L'Américaine est l'un des supermodèles des années 1990. Marque de fabrique : son grain de beauté au-dessus de la lèvre.



On les a longtemps surnommées « porte-manteaux ». Dès les années 1980-1990, changement d'ambiance : les Naomi, Cindy, Christy, Carla, Stephanie, Claudia... en imposent tellement qu'elles volent la vedette aux tenues qu'elles « interprètent » ! Personnalités fortes et corps musclés, elles sont devenues partenaires des photographes-stars et, comme le dit Linda Evangelista, elles ne se lèvent plus le matin à moins de 15 000 dollars le shooting ! Copines et non rivales, elles ont dépoussiéré le métier. Et sont demandées par les créateurs encore aujourd'hui, posant et défilant à plus de 50 ans.

QU'IMPORTE LA COULEUR, ELLE INCARNAIT LA LIBERTÉ DE TON.  
AVEC M. DIOR, JEANNE DEVRAIT DEVIENDRE VICTOIRE ET  
LE NOUVEAU VISAGE DE LA PARISIENNE. ET POUR SAINT LAURENT,  
QU'ELLE AIDERÀ À OUVRIR SA MAISON, UNE GRANDE AMIE  
ET UNE «MUSE MERVEILLEUSE»

# Rien ne résiste à Victoire

Par DANIELLE GEORGET

1958. Paris Match célèbre la première collection de Saint Laurent en tant que directeur artistique de Dior. Victoire pose en mariée de Trapeze.

**N**ew York, 1967. C'est la guerre au Vietnam, la révolte sur les campus et, pour dîner au Plaza, Victoire a choisi l'allure guerrière : pantalon et «saharienne», un modèle unique que Saint Laurent est allé pêcher dans le vestiaire de l'Afrikakorps. Le caban de l'été, avec toutes les qualités pour accompagner un changement de société : structuré pour donner de l'aplomb aux épaules comme au mental, confortable, sobre. On dit chic décontracté. Mais le maître d'hôtel n'en démord pas : hommes en cravate, femmes en robe. Victoire doit se rhabiller. Elle en juge autrement : retire son pantalon, réapparaît en veste et escarpins, menton haut, yeux plantés dans le regard de l'adversaire. «Personne n'avait jamais vu minijupe aussi courte», riait-elle encore trente ans plus tard. Rien ne résiste à Victoire.

L'insolence, c'est son style. Depuis 1953, à Saint-Germain règne Juliette Gréco. Bardot a 19 ans, Victoire 18, même allure libérée, un mot qu'on n'emploie encore que pour parler de Paris en août 1944. Brigitte est fille d'industriel, Victoire n'a pas de père. Sa mère est couturière. Drôle de pedigree quand on prétend intégrer la «cabine» Dior, qui est au mannequin ce que le bureau est à la sténo et la caisse à la boulangerie. Y règne Mme de Turckheim, que certains appellent Tutu, mais qui impressionne. Ici, même les vendeuses ont le genre femme du monde. Avec son 1,63 mètre et sa gouaille de titi parisien, Jeanne — c'est son vrai nom — est accueillie comme le chat de gouttière par l'amateur

de perruches. «Je n'ai jamais entendu autant de critiques sur un mannequin», confiera Christian Dior. On la trouvait petite ; on affirmait qu'elle ne savait pas, mais pas du tout marcher... C'était vrai. Mais elle m'apportait un petit air à Saint-Germain-des-Prés qui me plaisait...» C'est le vent de la rive gauche qui souffle sur l'avenue Montaigne. Aussitôt, il la rebaptise Victoire. Elle est comme ces danseuses trop originales pour intégrer un corps de ballet et qui ne peuvent être qu'étoiles. Elle sera mannequin vedette. Bientôt, elle conduit sa Dauphine, emmène Yves (Saint Laurent) et Karl (Lagerfeld), ses copains «modélistes», à l'Eléphant blanc ou à l'Épi-club.

**E**lle vit dans un studio avec Roger Théron, jeune rédacteur en chef de Paris Match, mais ils sortent tous les soirs et, si les noms des convives sont assez prestigieux, Dior prête ses robes. Elle est fêtée, admirée, sauf par Mademoiselle Chanel, qui lâche à son sujet : «Mannequin, c'est comme montre... La montre donne l'heure, le mannequin donne la robe.» Elle n'ose pas répondre qu'elle la fait aussi vivre. C'est un monde qui fait le grand écart entre l'usine — on se retrouve à la pointeuse, on a des amendes si on est en retard, on porte une blouse — et la haute société. Victoire partage sa paie avec sa mère. Jean Cau s'obstine à appeler son cooker «Médor». «Elle s'appelle Eva», précise-t-elle.

Les photos dans les magazines lui rapportent un mois de salaire, mais elle n'a pas le droit de poser pour la gaine Scandale, qui lui en propose deux. Trop vulgaire. Tant pis, elle n'a pas d'autre ambition que de s'amuser. Quand elle se fait sérieuse, c'est



pour se dire qu'il faut laisser tomber Dior et épouser Roger. C'est le couturier qui la laisse tomber : il meurt à 52 ans, sans prévenir. Saint Laurent lui succède. Il a 21 ans, sa collection «Trapeze» est un triomphe mais l'armée le réclame. Saint Laurent soldat ? La bonne blague... Il ne trouve pas ça drôle, fait une dépression, ou le réforme. Boussac, son patron, est offusqué. Voilà le petit prince au chômage. Lui reste Pierre Bergé, qui n'a peur de rien. Ils vont lancer leur maison de couture. Victoire les suit dans un deux-pièces de la rue La Boétie. Adieu les rêves de femme au foyer, elle est nommée directrice des salons (vidéo) avec un bureau et un téléphone (muet). Ils n'ont ni atelier ni vendeurs, seulement les crayons d'Yves et la mère de Victoire pour la couture. Ils survivent grâce à la collection d'objets d'art de Pierre, dont les «Secoue-toi, bon Dieu !» éclatent comme des éclairs.

**C**haque espère un grand reportage dans Match, qui finit par paraître mais sous ce titre assassin : «Deux Parisiennes seulement portent du Saint Laurent, Zizi Jeannaire et Victoire.» On l'avait prévue : on ne se fianc pas avec un journaliste, ses «amis» scient ses sujets et elle sera blacklisted par les autres magazines. Le miracle viendra d'Amérique, où Pierre Bergé dégotte l'investisseur qui va leur permettre de sortir la première collection haute couture de Saint Laurent, en 1962. Un événement qu'on les verra fêter dans Match. À trois dans un appartement vide, une bouteille de champagne posée sur une malle. Griffée ou pas, ouverte ou fermée, c'est beau, une malle. Ça peut dire que l'aventure continue. ■



## ELLES ÉTAIENT MODÈLES, MANNEQUINS- CABINE ET MÊME ARISTOCRATES !

24 septembre 1958. Dans les studios parisiens de Jacques Fath. Les collants ont beau avoir des motifs fantaisie, la silhouette des femmes est encore très corsetée.

Coco Chanel et ses clones. Recrutés dans les meilleures familles de la bourgeoisie, ses mannequins ont l'allure de « Mademoiselle » : tailleur, perles, jupes mi-genoux... Ici dans son appartement de la rue Cambon, en 1959.



# LE SOURIRE DE BRIGITTE BARDOT ENSOLEILLE LA MARCHÉ SOBRE DES MODÈLES

*Les incontournables de la collection automne-hiver 1953-1954, présentées au Trocadéro: Christian Dior, Jean Dessès, Marc Bohan... Brigitte Bardot (2e à gauche), 19 ans à l'époque, porte un ensemble Lanvin. Bettina (au centre, en col de renard), muse de Fath et de Givenchy, est la première star française des podiums: « La femme la plus photographiée de France », la surnomme Paris Match.*

Photo WILLY RIZZO







1 2



**3.** 1972. Sylvie Vartan en robe de mariée Yves Saint Laurent, inspirée par un costume russe des ballets de Diaghilev. **2.** 1970. Pour sa venue à Cannes, Romy Schneider choisit un look beauté emblématique signé Saint Laurent. **3.** 1964. Jeanne Moreau 100 % Pierre Cardin. Entre le couturier et l'actrice, une romance sous le signe de l'élegance. **4.** 1972. Mireille Mathieu ne part pas en tournée sans son imper Courrèges. **5.** 1990. Madonna en scène avec son iconique corset couleur chair aux seins pointus. Une création Jean Paul Gaultier. **6.** 1970. Saint Laurent habille Catherine Deneuve à la ville comme à la scène. Elle a possédé jusqu'à 300 pièces du créateur. **7.** Karl Lagerfeld fait valser Carole Bouquet. L'actrice sera égérie Chanel N° 5 pendant dix ans.



4



6 7



5



## ACTRICES ET CHANTEUSES GARNISSENT LE VIVIER AUX ÉGÉRIES

1954. Audrey Hepburn en Givenchy, à Rotterdam.  
Le couturier a fait d'elle sa meilleure amie  
et son mannequin préféré.

Photo JACK GAROFALO



# Azzedine Alaïa

## «J'ai été marqué par deux femmes qui sont le top de la Française: Louise de Vilmorin et Arletty. C'est elles qui m'ont tout appris»

Interview KATHERINE PANCOL

**O**n ne voit jamais sa petite silhouette noire dans les cocktails. Avant d'habiller Grace Jones, Madonna ou Tina Turner, Azzedine Alaïa s'est imprégné de l'esprit parisien chez Guy Laroche dans les années 1960. Il y découvre la gouaille pétillante d'Arletty, l'élegance racée de Louise de Vilmorin, se passionne pour les savants drapés de Madeleine Viommet, dont il décortique les modèles des années 1920-1930. C'est ce mélange de couture à l'ancienne et de séduction discrète qu'il adapte aux années 1980-1990 et au corps de toutes les femmes: ses tenues en maille Stretch exaltent les rondeurs autant qu'elles étoffent les maigres. Ses robes fuselées à traîne continuent d'allumer les soirées mondaines, ses cuirs nervurés, de ciseler les Barbarella de l'Amérique à l'Asie. Ses vêtements ne se démodent pas. Ce vrai tailleur formé à Tunis a gardé de ses origines l'hospitalité et la simplicité. C'est aux Beaux-Arts qu'il a appris l'anatomie, et c'est en regardant bouger les jeunes mannequins qu'il héberge chez lui qu'il «sent» la justesse d'une coupe. Une rétrospective lui est consacrée au musée de Groningue en Hollande ainsi qu'un livre qui sort en novembre

chez Steidl. Faussement indifférent au terrorisme de la jeunesse, Alaïa n'aime pas dire son âge; institution sacrée, l'homme n'en a pas moins ses coquetteries.

Tapi dans son immense espace dans le Marais, il dessine, jour et nuit, pour des femmes qu'il veut rendre belles. On dit de lui que c'est une diva; il répond avec un sourire très doux qu'il mène sa vie comme il l'entend. Il sort peu. Il se fait raconter les films et les livres. Il ferme les yeux et imagine. Quand il dessine, il demande qu'on lui lise Flaubert. Il refuse de faire comme tout le monde, de s'exprimer en anglais, mais observe les gens qui lui parlent.

**Paris Match. Pourquoi refusez-vous de défiler alors que la saison a commencé?**

**Azzedine Alaïa:** Pour moi, ce n'est pas important... C'est bon pour les grandes maisons. Ce n'est pas que je n'aime pas défiler, mais j'avais besoin d'arrêter le système, le rythme accéléré, cette énergie gaspillée. Il faut du nouveau, toujours du nouveau. Trop, c'est trop! J'ai envie d'un vêtement qui dure plusieurs saisons. J'ai envie de faire moins de modèles, de mélanger l'été et l'hiver.

**C'est le décorum des collections qui vous ennuie ?**

Oui... Et tout ce système des mannequins, ces stars! Même les couturiers on en

fait des monstres sacrés, c'est trop. Tout est démesuré. J'aurais pu être riche, très riche. On peut dire que j'en ai eu des propositions! Et qu'est-ce que j'aurais fait de tout cet argent? Depuis toujours, je ne fais pas de différence entre un P-DG ou ma concierge. Je ne m'incline que devant un chercheur, un grand professeur qui soigne, un peintre, un écrivain, parce qu'ils me "nourrissent"; mais les autres... Je vis dans une grande maison avec mes chiens, des gens qui travaillent avec moi et avec lesquels je suis bien. Chaque journée est une journée heureuse. Je ne veux pas tomber dans l'engrenage de l'argent, du commerce. Je suis à une époque de ma vie où j'ai envie de nettoyer, de faire, le vide. La vie, c'est un court passage sur terre...

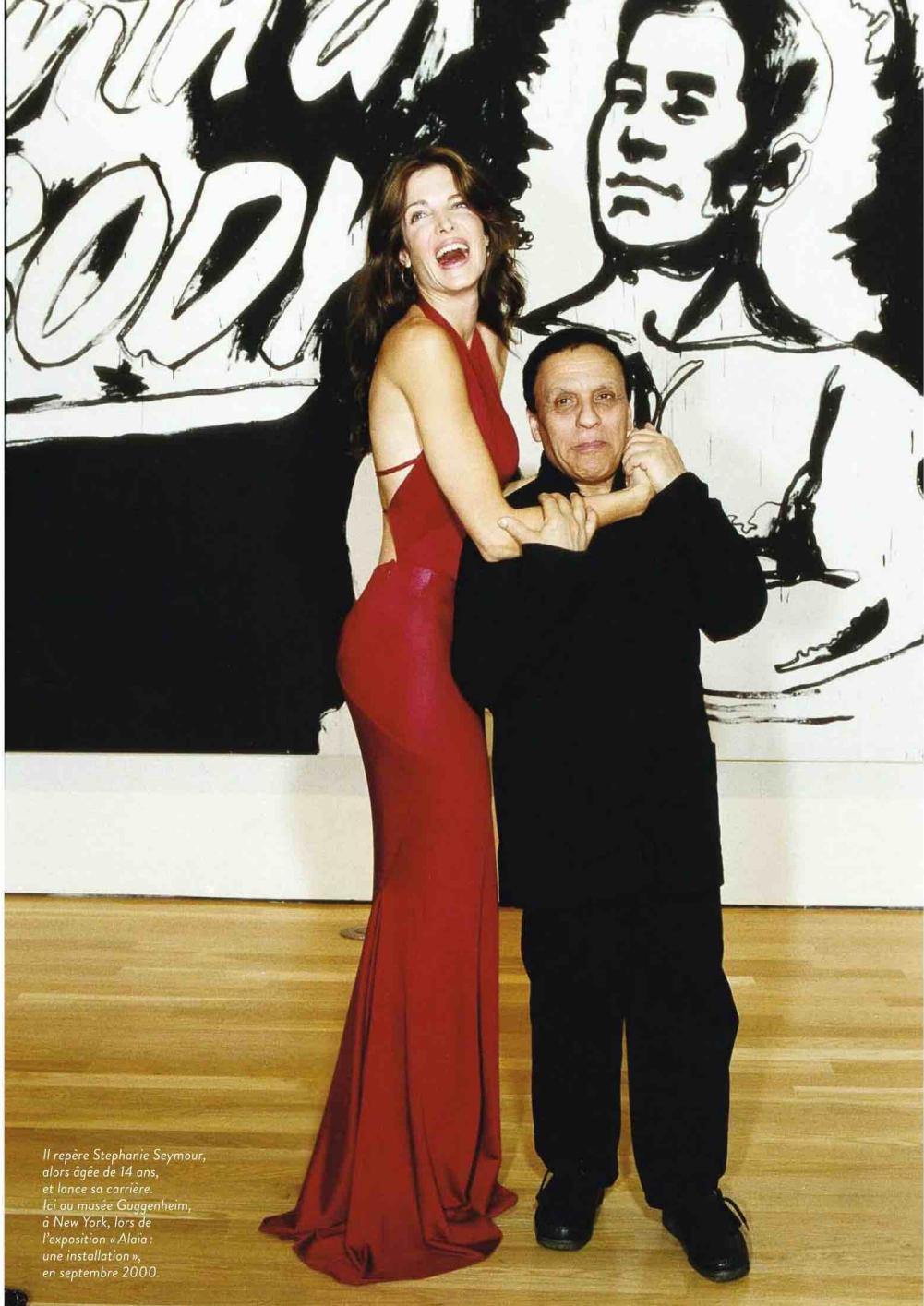
**Est-ce qu'on peut vivre en étant en dehors du système?**

C'est difficile... Le principal, c'est que je sois content. Et puis, je suis quelqu'un de privilégié. J'aurais pu être payan en train de faire les moissons dans ma famille! Je n'ai pas d'argent, mais des dettes! Or, si je n'ai pas de dettes, je ne travaille pas!

**Vous avez toujours été comme ça?**

Avant, je voulais avoir des maisons partout. Et puis, j'ai compris qu'il suffisait d'en avoir une. On est en train de changer d'époque. Tout change... et très vite. Tout s'accélère. Comment font les gens qui ont plusieurs maisons? Ils n'ont

*Suite p. 65*



Il repère Stephanie Seymour,  
alors âgée de 14 ans,  
et lance sa carrière.  
Ici au musée Guggenheim,  
à New York, lors de  
l'exposition « Alaià :  
une installation »,  
en septembre 2000.



*Elles raffolaient toutes de ses tenues : Victoria Beckham, Mariah Carey, Michelle Obama... Et Kylie Minogue, ici en 1990 à Paris. La même année, la chanteuse australienne apparaît en Alaià dans le clip de son single « Shocked ».*

pas le temps de les habiter. Moi, j'aime trop Paris. Si on me donne le choix entre une sublime maison n'importe où et une chambre de bonne à Paris, je choisis Paris.

**Vous trouvez que le monde va trop vite, aujourd'hui ?**

Oui. Je n'ai pas envie de rentrer dans le manège, de galoper à droite, à gauche. Je ne suis pas contre la vitesse, dans certains domaines, comme la recherche... Mais la mode...!

**Que pensez-vous de ce qui se passe chez Dior ou Givenchy, de cette extravagance dans les collections ?**

Il n'y a pas de vraie extravagance... Pour l'instant, ils se défont. Ils ont une multitude d'idées. C'est normal, ils sont jeunes. J'aime beaucoup John Galliano. Il a du talent, le sens de l'élegance et de la coupe. Mais il ne faut pas que la mode oublie qu'elle s'adresse à des femmes, des femmes qui veulent séduire leur mari, plaire à leurs enfants.

**Quelle est pour vous la femme idéale ?**

J'ai été marqué par deux femmes qui pour moi sont le top de la Française : Louise de Vilmorin et Arletty. C'est elles qui m'ont tout appris. Aujourd'hui, il faut faire du prêt-à-porter équivalent à la haute couture. Une femme n'a plus le temps ni l'argent pour la haute couture. Moi, je pense à la femme qui achète. Chaque fois que je vois une robe blanche, je me dis : "La pauvre, il va falloir qu'elle la donne à nettoyer, et ça va lui coûter une fortune !" Alors, je prends une autre couleur. Je pense à la robe qu'on peut mettre dans une valise sans qu'elle sorte chiffonnée...

**On vous a énormément copié... Cela vous flatte ou vous irrite ?**

Parfois, ça me flatte... Mais, quand c'est copié-copié et que le copieur fait une carrière, alors là, je m'insurge ! Hervé Léger, par exemple !

**Vous vous considérez comme un créateur ou un couturier ?**

Créateur, c'est un grand mot... Crâneur, il n'y a que Dieu ou un génie comme Mozart. Maintenant, on dit à tout bout de champ, il est "génial". Il faut faire attention.

**Et la starisation des top models ?**

C'est ridicule. Au fin fond de la Tunisie, les gens savaient tout de la vie de lady Diana ! Il y a des savants qui sauvent des vies tous les jours et dont on ne parle jamais !

**Y a-t-il des défauts physiques que vous aimez chez les femmes ?**

Une femme qui n'est pas belle peut le devenir si elle est vive ou intelligente. Si elle a de l'allure et du chic. Regardez Louise de Vilmorin, Katharine Hepburn, ou



*Chiens de poche.  
Avec ses trois  
Yorkshire Terrier,  
Patapouf, Barouf  
et Wabo, en 1989.*

Béatrice Dalle. J'aime habiller les rondes comme les maigres. La rondeur peut être vraiment jolie. Vous savez, c'est difficile d'habiller des osseuses maigres... C'est pour cela qu'il faut empêcher les petites filles de devenir anorexiques.

**Les Américains et les Italiens sont en train de nous piquer le marché de la mode...**

C'est vrai. Heureusement qu'il y a M. Arnault qui met de l'argent pour sauver le marché français. Il y a des créateurs, ici, mais ils ne sont pas aidés, ni par l'industrie ni par le gouvernement. Alors que les étrangers le sont. Ils ont des capitaux. Il faut que la France se réveille, que Paris redevienne Paris ! C'est encore un problème d'argent. Moi, je suis très aimé en Amérique, où je fais davantage de chiffre qu'en France, mais je suis un privilégié !

**Êtes-vous indépendant financièrement ?**

Très... J'ai été contacté par de gros groupes, mais j'ai toujours refusé. Je préfère être seul. C'est plus difficile, mais tant pis !

**De quoi avez-vous vraiment envie ?**

De continuer. Dans la même direction. De vivre comme je vis. Je n'ai pas de chambre à moi. Je dors sur un matelas entre les cartons. J'ai une petite salle de bains. Et, en même temps, j'ai parfois des goûts de grand luxe... J'ai une très belle baignoire ; elle n'est pas installée, mais ce n'est pas grave : je ferme les yeux et je me vois dedans...

**Qu'est-ce que vous regrettiez le plus dans notre époque ?**

Le manque de temps. Les gens sont pressés et ne prennent plus la peine d'être raffinés. Quand je suis arrivé en France, j'avais 18 ans et j'ai été recueilli par Louise de Vilmorin. Chez elle, j'ai vu les gens les plus importants de l'époque, et c'était autre chose que maintenant.

**Vous donnerez aux lectrices de Match une adresse où on peut acheter vos vêtements en solde ?**

18, rue de la Verrerie... On y soldé mes vêtements à longueur d'année. ■

Interview Katherine Pancol

4 juillet 2017. David Copperfield avait fait disparaître la tour Eiffel, le magicien Lagerfeld la fait réapparaître sous la verrière du Grand Palais pour le défilé haute couture 2018. Une reproduction autorisée de la Dame de fer, symbole du Paris éternel tant aimé par le couturier allemand.

Photo OLIVIER BORDE



# LA MAGIE DES DÉFILÉS

Thierry Mugler, disparu le 23 janvier à 73 ans, a été le premier, dans les années 1980, à théâtraliser ses défilés. Musique, mise en scène, thématique... Ses vêtements étaient de véritables shows, parfois payants, Jean Paul Gaultier fait de même, cultivant, lui, l'anti-joliesse, la provocation et les décalages. Les Anglais aussi : Vivienne Westwood, Alexander McQueen et, chez Dior, John Galliano, tous nous subjuguent. Les années 2010-2020 apportent un peu plus de réalisme et de marketing dans les collections ; mais le spectacle demeure, à commencer par Dior avec Maria Grazia Chiuri, et Chanel, avec Karl Lagerfeld. Mais désormais, les stars égées placées aux premiers rangs sont sous contrat.

## ADIEU AUX SALONS INTIMES, PLACE À L'UNIVERSALISME

Quelle époque ! En 1958, les acheteuses peuvent toucher les tissus des mannequins dans les salons de la maison Dior. Selon la distinction établie par le couturier, cette ravissante élue joue le rôle du « mannequin à succès » : le modèle qui présente les collections hors de l'atelier. À ne pas confondre avec le « mannequin inspirant », chargé d'essayer les vêtements au fur et à mesure de leur conception.

Photo PHILIPPE LE TELLIER



1998. Rien n'est trop grand pour Yves Saint Laurent. Et surtout pas le Stade de France. Juste avant le coup d'envoi de la finale de la Coupe du monde, l'enceinte sportive accueille un défilé spectaculaire conçu pour célébrer les 40 ans de carrière du maître.

Octobre 2007. La Grande Muraille de Chine s'habille en Fendi. Pour faire rayonner la marque italienne, le groupe LVMH a pris d'assaut les fortifications de l'empire du Milieu, gigantesque marché où l'absence n'est plus permise.

Janvier 2020. Dior fait du musée Rodin un temple de la mode. À l'initiative de Maria Grazia Chiuri, l'artiste féministe américaine Judy Chicago a imaginé ces étendards, confectionnés dans une école de broderie de Bombay, en Inde.



## DIOR CÉLÈBRE SES NOCES DE PLATINE AU PARTHENON D'ATHÈNES

En décembre 1951, à Athènes, la mode française tutoie les déesses grecques.

Devant les colonnes du Parthénon, «demeure des vierges» dédiée à Athéna, les huit plus jolies mannequins Dior présentent la nouvelle collection automne-hiver du couturier. Chaque robe représente une nation amie de la Grèce, berceau de la civilisation occidentale... et du textile.

Photo JEAN-PIERRE PEDRAZZINI



17 juin 2021. Sept décennies après le cliché iconique de Jean-Pierre Pedrazzini pour Paris Match, 90 mannequins Dior en robes longues de vestales raniment la flamme de la mode. Sans chaussures à talon mais en baskets, pour ne pas abîmer le fragile revêtement de cette arène antique. Les images du défilé font le tour du monde: 85 millions de vue en cinq jours!

Photo RIA MORT





## LA CHINE S'ÉVEILLE ET S'IMPOSE EN NOUVELLE PLACE FORTE

14 avril 2012. Pour la première fois, la vénérable griffe présente sa collection haute couture à Shanghai. Sur le toit de l'immeuble Roosevelt, face aux Champs-Élysées chinois, sept mannequins arborent des parures de jour, de cocktail et de bal. Robes pied-de-poule, motifs à fleurs... La collection signée Bill Gaytten, remplaçant de John Galliano, signe un retour aux codes qui ont fait le succès de Dior.

Photo EMANUELE SCORCELLETTI



# Panique dans les grandes maisons, si Anna Wintour bouge le nez, il n'y a plus qu'à ranger les chiffons

Par AURÉLIE RAYA

**L**e diable est très matinal. La vénérée, la crainte, la plus digne représentante du carré structuré, Anna Wintour, décolle du Ritz à 7 heures moins le quart, en tenue décontractée. Il fait encore nuit et froid. Aucun créateur, même le plus dingue, n'oseraît infliger un défilé à une heure pareille. Alors quoi? La reine des premiers rangs va-t-elle s'encailler? Non. Elle adore le tennis. Chaque matin, une Mercedes noire conduit cette amie intime de Roger Federer au Country Club de Rueil-Malmaison, là où s'entraînent Nadal et Safin. C'est dur d'imager la sèche Anna Wintour en train de suer. En plus, elle joue une heure sur un court couvert en terre battue, ce qui laisse des traces. Elle repasse donc dans sa suite du palace de la place Vendôme pour se débarbouiller. Et après?

En période de défilés, quelle est la journée type de l'inspiratrice du «Diable s'habille en Prada»? Par exemple, jeudi. On la repère d'emblée. Brushing impeccable: si un cheveu dépasse, on sent qu'elle pendra le coiffeur à un croc de boucher. De grosses lunettes noires. Elle arbore une magnifique veste en peau de serpent. Dans sa main, une pochette Gucci à ses initiales. Elle ne sourit pas, file dans la voiture. Pas de garde du corps, pas de hordes d'assistantes blondes à ses trousses. Direction le Crillon pour le défilé Balenciaga prévu à 10 heures. Elle arrive à 10 heures, mitraillée par les



Anna Wintour et Stella McCartney lors de la fashion week de Londres, le 19 septembre 2015.

photographes. Un passant s'écrie: «Elle ressemble à Mireille Darc.» Si elle est la première sur place quitte à attendre de longues minutes que les vraies divas s'installent, c'est aussi la première à s'en aller. Après le défilé, comment exfiltrer Anna et éviter la cohue? C'est simple. La sécurité bipe son chauffeur. Ainsi, il se tient prêt à réceptionner le «colis». Qu'il emmène chez Givenchy, avenue George-V. Là, Mme Wintour reste environ une demi-heure, afin d'observer en avant-première (une «preview») le thème de la collection dessinée par l'Italien cool Riccardo Tisci. «On sait tout de suite si elle aime ou pas à sa façon de regarder et de parler», explique un directeur de la communication d'une grande maison. En gros, si elle bouge son nez dans le mauvais sens, il n'y a plus qu'à ranger les

chiffons et à déprimer. La Mercedes qui attend Anna devant l'entrée bloque le passage, provoquant l'ire d'un conducteur. Chacun essaie d'expliquer au malotru qu'il serait hors de question de se garer et de faire marcher la déesse. Il ne comprend pas. Wintour n'en saura rien.

**D**irection le 4, place du Palais-Bourbon, les locaux français du «Vogue» américain. Elle y passera deux heures. À la sortie, elle mime un truc étrange: une partie de sa tête supérieure rebique. Serait-ce un sourire? Possible. Les professionnels de la profession l'ont dit et écrit: cette année «Ice Anna» rigole, semble plus décontractée. Il est 13 heures. La Mercedes s'immobilise quoi Voltaire, devant Le Voltaire. Un bistrot typique et bon où elle vient souvent. Donc, Anna mange. Après Galliano en début de semaine, c'est avec Nicolas Ghesquière, de Balenciaga, qu'elle déjeune. Anna ne goûte pas le plat du jour, saucisse de Morteau-purée. Elle se contente d'un avocat-pamplemousse, d'un turbot poché, d'un café et de Perrier. La bise à Nicolas, un passage éclair au bureau, et hop, elle se pointe chez Balmain, à l'hôtel Intercontinental, rue Scribe, à 15 heures pile. En partance, dans le hall, les photographes et les fans crient et pourchassent une certaine «Anna». La nôtre? Non, Rihanna, la chanteuse de R'n'B qui assiste à tous les défilés.

Mars 2003.  
Présentation de la collection de prêt-à-porter automne-hiver de John Galliano pour Dior, au Trocadéro à Paris.



Anna pose aussi avec quelques fans et disparaît pour retourner place Vendôme. Elle ne ressortira pas avant 19h45. Elle a l'air de mauvaise humeur, agacée. Son collier ne lui plaît pas? Le room service est défaillant? Shelley Bryan, son compagnon texan depuis son divorce avec le pédopsychiatre David Shaffer, ne l'a pas appelée? Mystère. En tout cas, elle ne se rend pas à l'inauguration de l'exposition des plus belles couvertures du «Vogue» français sur les Champs, mais au défilé Nina Ricci.

Avant un retour au Crillon où avec son collaborateur et ami l'excentrique Hamish Bowles, elle passe une tête à la fête au «Vogue» Paris. Il est 20h30. Sa voix flûtée s'y fait entendre : elle bavarde avec sa version française, Carine Roitfeld, et les photographes Patrick Demarchelier et Mario Testino. Visiblement, Carine et elle sont «copines» et Mario n'en veut pas à Wintour de l'avoir égratigné dans le documentaire «The September Issue». Elle est trop puissante, Anna. Elle se plaint en souriant mécaniquement du comportement des paparazzis français, préférant ceux de Milan, plus discrets, ajoutant ceci : « Je ne crois pas être Britney Spears ! » Vrai. D'ailleurs, une starlette de cette génération débarque à l'instant : Lindsay Lohan. Et c'est l'émeute. Wintour ne bouge pas, s'en fiche. Elle décide de vider les lieux. Il est 20h43. Cette ancienne copine de Bob Marley ne

s'éternise jamais, n'attrape jamais une coupe de champagne au vol, encore moins un petit four. Quelqu'un essaie de lui présenter Lohan. Elle balai la l'idée d'un revers de main, ne regarde même pas la gamine de 23 ans qui se prend le vent du siècle. Quand Wintour veut partir, elle part. Elle recommencera à rire dehors, avec Hamish. Elle ne dansera pas au Baron, mais rejoindra la maison Ritz. Il paraît qu'elle se couche tous les soirs à 22 h 15. Pas de fioritures.

**L**e lendemain, même combat : tennis, puis previews de collections enchaînés à la vitesse de l'éclair (jamais plus de vingt minutes), déjeuner frugal, changement de tenue, défilés, de Dior cette fois-ci et de Lanvin plus tard, entrecoupés d'une pause shopping chez le malletier Goyard rue Saint-Honoré (achat de deux grandes pochettes modèle Sénat, une rouge et une verte, coût : 1265 euros. Elles seront livrées chez elle à New York). Son vendredi se serait terminé par un meeting avec des responsables de l'enseigne Neiman Marcus. Car le travail de celle qui a conseillé à Bernard Arnault d'embaucher John Galliano chez Dior [il y restera jusqu'à 2011] consiste aussi à dicter la tendance, à dire que le rouge est le nouveau noir cette saison. Durant les shows, Anna tripote son BlackBerry, parle peu à ses voisines, ne tourne jamais la tête pour voir les dos des mannequins. Ses

lunettes noires, qu'elle ôte de plus en plus souvent, lui servent à masquer son ennui ou son enthousiasme. Sa fille, Bee, n'était pas là. Une fois à l'hôtel, le personnel lui remet, le soir, environ 200 messages de sa boîte mail qu'elle a connectée à la réception du Ritz, quitte à les rendre chèvres, car madame ne veut à aucun prix de connexion dans sa chambre et répond à peine à ceux reçus dans la journée. Elle semble plus inabordable que méchante. Personne n'oseraît la critiquer ni déclarer vouloir sa place à 2 millions de dollars par an, sans compter les frais de coiffeur, de maquillage quotidien, de représentation. Comme elle fait tout tôt, elle a quitté le Ritz samedi, à 6h30. Son vol Air France pour New York décollant à 8h25. Une nouveauté : Anna portait un jean et des Tods. Elle voyage léger, un vanity et une pochette à robes, de chez Vuitton. L'intendance suivra. Elle n'assistera pas aux défilés Chanel, Saint Laurent, Hermès... dont elle a eu un avant-goût cette semaine. Dommage. Sans Anna, la fashion est un peu weak. À quoi pense-t-elle, coincée derrière un camion poubelle dans une rue du XVII<sup>e</sup> arrondissement à 7 heures du matin, en route vers l'aéroport ? Au tri des déchets de ces collections, au coup de fil à passer à son assistante, Fiona pour modifier ses cordages de raquette, à son prochain anniversaire – elle aura 60 ans le 3 novembre ? Dieu seul le sait. Ou bien le diable. ■

A detailed portrait of Charles de Gaulle in profile, facing right. He is wearing a dark double-breasted suit, a white shirt, and a dark tie. His hair is neatly combed back. The background is a dark, possibly stone or wood-paneled wall.

# UNE ARME DIPLOMATIQUE

L'habit consacre le pouvoir. On se souviendra longtemps du trouble du général de Gaulle devant le charme de Jackie Kennedy. L'après-midi, elle le bluffait en petit tailleur jaune poussin et bibi, le soir, elle lui faisait perdre son flegme en fourreau à bustier moulant. Son président de mari totalement éclipsé ! Des années après, princesses, reines ou premières dames, elles ont toutes su se servir de l'ascendant formidable d'une allure. Multicolore pour la reine d'Angleterre qui assouplit (un peu) la rigidité du protocole; haute couture pour Carla Bruni qui en impose par sa grâce de top model. Et pour Brigitte Macron, tout dans le raffinement. À côté de Melania Trump, elle avait peut-être dix-sept ans de plus, mais elle s'imposait en douceur, bien plus distinguée que l'Américaine, toujours un peu «too much». Même l'Église a cédé aux sirènes de la mode : le pape Jean-Paul II a adopté le style Castelbajac dans sa garde-robe !

## DE GAULLE SOUS LE CHARMÉ DE JACKIE

31 mai 1961. Sur le perron de l'Élysée, le général de Gaulle accueille le couple Kennedy. Pas dupe de l'aura de son épouse, si élégante et moderne, JFK ironise : « Je suis le type qui accompagne Jacqueline Kennedy ! »



# AU NOM DE LA MODE JACKIE KENNEDY FAIT ENTRER EN DOUCE LES MODÈLES GIVENCHY À LA MAISON-BLANCHE

Par ÉLISABETH LAZAROO

**U**n tailleur jupe presque trop strict, sans col ni revers, orné parfois d'un bijou, un seul, un collier de perles à trois rangs, un petit chapeau sans bord, prénommé le «pillbox» (pilulier) qui laisse astucieusement ses cheveux libres et qu'elle porte, altière, telle une couronne. Un miracle de sobriété. Le style Jackie. Bâti à la seule force de l'éducation des jeunes filles bien nées de la côte est, et de son art à faire d'elle-même un modèle absolu de l'élégance du XX<sup>e</sup> siècle.

La jeunesse, le rock'n'roll, le pop art ont réveillé l'Amérique des années 1960. Jackie, elle, lui donna une allure. Le 20 janvier 1961, la première dame sidérée par sa modernité et son élégance. Elle apparaît au discours d'investiture de son mari dans un petit manteau bleu ciel tout simple, coupé au cordeau, bordé d'un minuscule col de fourrure. Il fait un froid glacial. Les femmes invitées à la cérémonie, engoncées dans leurs riches fourrures, ornées de bijoux trop voyants, disparaissent en un clin d'œil au rang des démodées. Et Jackie passe à la postérité. Véritable arme de communication massive pour la présidence des États-Unis d'Amérique, le look Jackie fait le tour du monde.

À l'instar de sa belle-mère, Rose Kennedy, fidèle cliente de la maison Givenchy, Jacqueline Bouvier, First Lady aux origines françaises, s'habille couture ! Juin 1961, la visite officielle de la première dame à Paris donne tout son éclat à la mode parisienne qu'elle aime tant et à la célèbre griffe de l'avenue George-V. «J'ai eu beaucoup de chance, confiait Hubert de Givenchy à Paris Match en septembre 2017. J'ai commencé avec Jackie Kennedy, elle était encore journaliste. Jackie avait du style. Elle était déjà une première dame très moderne. Nous avons réalisé les 10 ou 15 tenues pour son voyage en France. Ses bretêts, ses chapeaux «pillbox», ses manteaux très appuyés du haut, sa robe pour le dîner d'État du général de Gaulle. Mais ce n'est qu'une heure avant que Jackie

Kennedy ne parte pour Versailles que sa secrétaire m'a prévenu : "Monsieur de Givenchy, nous voulions vous dire que pendant les dix jours de sa visite, elle sera habillée par vous." Quelle publicité vis-à-vis des clientes ! »

Pour Marie-Thérèse Barthélémy, collaboratrice pendant quarante ans du couturier, la robe du soir que la First Lady portait à l'Opéra de Versailles ne pouvait être plus simple : « Avec sa bonne taille, son visage un peu large et ses bonnes épaules, Jackie n'était pas le genre de femme qui pouvait se permettre des fanfreluches. D'ailleurs, du fait de sa très bonne éducation, si elle portait un tailleur, il devait être un peu sévère. » Tout le contraire, en fin de compte, de sa belle-mère. « Quel phénomène ! se souvient Marie-Thérèse Barthélémy. Une petite Américaine maigre, avec une voix pointue de crêcelle pas croyable, une dame charmante et très drôle ! Elle attendait sa voiture dehors, assise sur le banc devant le café et la station de bus, en bas de la maison Givenchy. Jamais une cliente ne s'asseyait sur un banc pour attendre sa voiture ! » La vendeuse de haute couture Givenchy se remémore une autre anecdote à propos de la mère de JFK : « Quelque temps après l'assassinat de son fils, elle a commandé une robe de bal de couleur, dans les tons roses. "Madame, vous venez d'enterrer votre fils, une autre couleur serait peut-être mieux... lui a-t-on soufflé. – Non, non, non ! J'irai au bal avec une robe rose !" C'était Mme Kennedy. L'Américaine rigolote ! Sa belle-fille était davantage femme du monde que les Kennedy. La fortune de sa famille était plus acquise. C'est la raison pour laquelle elle a été formidable et très utile à la Maison-Blanche. »

**P**arfaite maîtresse de maison, Jackie est éduquée pour cela, sachant recevoir, ayant suivi des cours de maintien, parlant couramment le français, bien élevée, donc. Le lendemain de la soirée officielle à Versailles, Jackie envoie un mot de remerciement à Hubert de Givenchy. « Elle avait dessiné un rond, c'était

**2 juin 1961. Au dîner d'État, à Versailles, «la gracieuse Mme Kennedy» selon les propres mots du général est étincelante dans sa robe ivoire brodée de perles et rubans de soie. Une création Givenchy (ci-contre).**



sa tête, et le manteau que j'avais créé pour elle, inspiré d'une peinture de Watteau qu'elle portait sur sa robe de gala», nous confiait le couturier. Le mot : «Cher monsieur de Givenchy, le général de Gaulle m'a fait un très beau compliment : "Vous ressemblez ce soir à un Watteau!"» «Nous ne pouvions pas battre le tambour auprès des médias pour parler de nos créations pour la première dame. Jackie est restée discrète, les États-Unis ne souhaitaient pas qu'elle porte des couturiers français», racontait encore Hubert de Givenchy. Sur toutes les photos de son voyage officiel en France, Jackie n'apparaît qu'en Givenchy.

**L**a presse encense son style et sa distinction. Ses toilettes font le tour du monde. Mais la réplique est violente. L'industrie de la mode américaine hurle au scandale ! Pat Nixon, la femme de Richard Nixon, rival républicain de John Kennedy, lui reproche ses tenues made in Paris et orchestre un déferlement de critiques des journalistes. La classe moyenne s'indigne des dépenses somptuaires de leur première dame. Les tenues de Jackie font débat. Un couturier de la 5<sup>e</sup> Avenue va jusqu'à dire qu'elle est vêtue avec un épouvantable mauvais goût : «Ses robes grimacent, ses jupes sont trop courtes, elles laissent voir les genoux parfois...» Son beau-père, Joe Kennedy, lui intime l'ordre de s'habiller en confection américaine, et impose son ami, le couturier Oleg Cassini. «Nous faisons aussi bien que Paris et Rome. Je vais habiller Mme Kennedy. C'est la fin de l'hégémonie européenne !» se ronge Oleg Cassini. C'était oublier les racines françaises de la première dame ! Son amour fou pour la mode parisienne heurte les sensibilités américaines ? Jackie s'en moque. Pour rien au monde elle ne sacrifiera son allure sur l'autel du protocole ! Pendant toutes ses années à la Maison-Blanche, la First Lady fera passer à Oleg Cassini des dessins inspirés de la mode des créateurs français, Dior,

Chanel, Patou par Karl Lagerfeld, Guy Laroche... et Givenchy, à partir desquels Cassini travaillera ses silhouettes, expliquait en 2002, Pamela Golbin, commissaire de l'exposition «Jacqueline Kennedy, les années Maison-Blanche».

Si donc, aux yeux du Nouveau Monde, le style Jackie est 100 % américain, c'est pourtant bien en France qu'Oleg Cassini puise son inspiration pour elle. Dans un article publié sur «Slate», Jean-Noël Liaut, auteur d'*«Hubert de Givenchy, entre vies et légendes»*, paru en 1999, va plus loin sur l'habileté de Jackie à transgresser la politique de la présidence en faveur des toilettes made in USA. «Cassini n'est qu'une couverture. Jackie Kennedy aime tellement les modèles Givenchy qu'elle les fait entrer en douce à la Maison-Blanche. Elle découpaît elle-même les étiquettes avec des ciseaux à ongles, Oleg Cassini a pompé tous les modèles d'Hubert. De purs modèles Givenchy !»

**C**ritique stylistique dont le couturier français au firmament de son succès n'a que faire. La pratique de la copie étant d'usage à cette époque, les maisons de couture parisiennes avaient pour habitude de vendre leurs dessins à des boutiques de luxe des Etats-Unis jusqu'au Japon. Pour exemple, la maison Chez Ninon, qui commercialisait des patrons autorisés par les grandes maisons françaises. Ainsi, le tristement célèbre tailleur rose que Jackie portait le jour de la fusillade de Dallas n'est pas un Chanel, mais une copie siglée Chez Ninon !

Trois jours après l'assassinat de JFK, aux obsèques nationales de son époux, la jeune femme s'enveloppe du tailleur noir haute couture sans col de son créateur français préféré : le marquis Hubert de Givenchy. Son petit chapeau «pillbox» maintient le voile noir qui laisse apercevoir son beau visage figé dans l'épreuve. Elle n'a pas de larmes. Pas de perles autour de son cou. Le 25 novembre 1963, l'Amérique enterrer son 35<sup>e</sup> président et perd sa première dame follement épaise d'élegance. Ce jour-là, aux yeux du monde, Jackie Kennedy montra ce que l'allure a de dignité. Aujourd'hui, dans la majestueuse galerie des portraits des présidents et des premières dames de la Maison-Blanche, demeure ce lien indéfatable de Jackie avec la mode française.

Dans la lumière dorée de la peinture réalisée par Aaron Shikler en 1970, Jackie paraît sereine, dans une robe de soir longue et fluide.

Une Givenchy. Pour l'éternité. ■

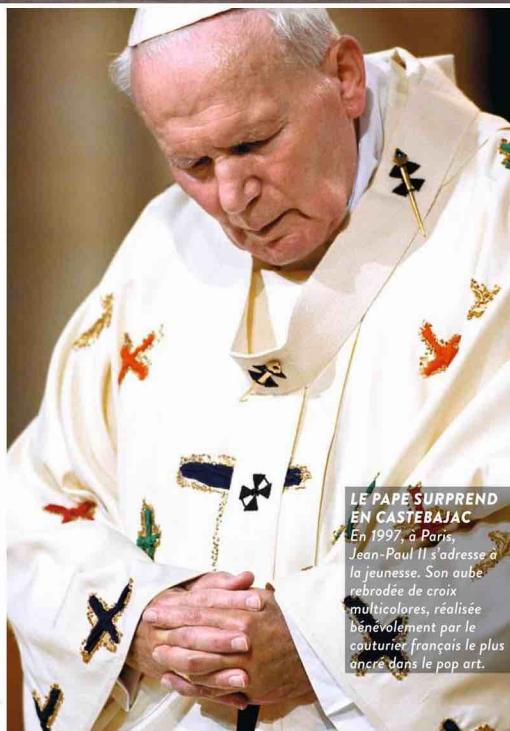
Aux obsèques de JFK, le 25 novembre 1963. Jusque dans l'affliction et le deuil, elle reste fidèle à son créateur préféré.





**D'UN COUP DE TALON PLAT, CLAUDE POMPIDOU  
LES DÉCLASSE TOUTES**

1971, voyage officiel de Georges Pompidou au Sénégal. Sa femme, Claude, ici en compagnie de Colette Senghor, l'épouse du président sénégalais, incarne l'allure à la française. Elle fait entrer nos couturiers emblématiques à l'Elysée : Dior, Cardin, Scherrer... et Chanel, dont les tailleur siégent si bien à sa longue silhouette.



**LE PAPE SURPREND  
EN CASTEBAJAC**

En 1997, à Paris, Jean-Paul II s'adresse à la jeunesse. Son aube rebrodée de croix multicolores, réalisée bavardement par le couturier français le plus ancré dans le pop art.



**À L'HEURE  
DU BREXIT,  
LA REINE AFFICHE  
SA PRÉFÉRENCE**

La tenue portée par Elizabeth II le 21 juin 2017, pour son discours d'ouverture du parlement britannique.



## LE CONCOURS D'ÉLÉGANCE DES PREMIÈRES DAMES

### CARLA, L'EX-TOP MODEL FAIT LE JOB

À Londres, en 2008, la première dame gagne la bataille d'Angleterre dans cette robe pourpre de Dior.

### COMPlicité féminine pour Brigitte et une Melania engagée

Pour le G7 de Biarritz (en haut à droite), en 2019, la First Lady opte pour une robe Gucci et des stilettos Louboutin. Brigitte Macron, elle, est en total look Louis Vuitton. Une griffe qu'elle affectionne particulièrement.

Fashion faux pas ou message caché ? La veste Zara portée par Melania Trump le 21 juin 2018, avec son inscription au dos : « Je m'en fous complètement, et vous ? » Un pied de nez aux médias de gauche, admettra-t-elle.

**QUAND  
JEFF KOONS  
RECYCLE  
LA « JOCONDE »**

*Le 11 avril 2017 au Louvre. Le plasticien le plus cher du monde tient un sac de voyage Louis Vuitton de la collection « Masters », fruit de sa collaboration avec le malletier.*

**Photo HUBERT FANTHOMME**





# À L'ÉCOLE DES MAÎTRES

De tout temps, les artistes ont collaboré avec les couturiers. Salvador Dalí dessinait un homard sur une robe de Schiaparelli, et Coco Chanel demandait des maquettes de bijoux à Picasso. Mais c'est Yves Saint Laurent qui a thématisé ses collections selon les grands maîtres: Miro, Léger, Van Gogh, Braque... Plus facétieux, plus graphique, Jean-Charles de Castelbajac - lui-même peintre - reprend Keith Haring pour ses tee-shirts. Galliano s'inspirait des toiles Grand Siècle dans sa vision de la féminité moderne. Aujourd'hui, ce sont les sacs à main qui «siglent» l'empreinte arty: chez Vuitton, par exemple, Jeff Koons ose recycler la «Joconde» et en fait un collector.



## YVES SAINT LAURENT EXPOSE SES ÉGÉRIES INSPIRÉES

«Je suis un artiste roté, osait le couturier, je n'ai eu que l'amour fou de la peinture.» En 1992, pour les 30 ans sa maison, Yves Saint Laurent ouvre à Paris Match les portes de son musée personnel, qui s'expose aussi bien sur les murs que sur ses égéries. De g. à dr. (devant des toiles de Goya, Matisse ou Juan Gris) : Katoucha, dans une robe inspirée de Braque, Micky, en icône pop art, Khadija, en smoking grain de poudre, Natacha, dans une parure à la manière de Picasso, et Cindy, digne d'une odalisque d'Ingres avec sa mousseline transparente.

Photo JEAN-CLAUDE SAUER



## DU CLASSICISME AU POP ART, L'HOMMAGE AUX ARTISTES

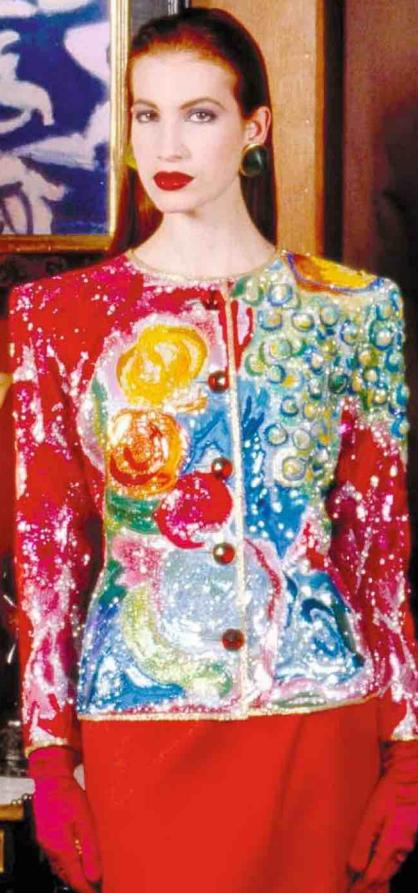
En 1958 à la Malmaison, l'Américaine Sondra Peterson, ressuscite Joséphine de Beauharnais. La top model fut la compagne de Daniel Filipacchi, futur propriétaire de Paris Match et... mordu d'art.

Deux inoubliables créations de la collection printemps-été 1988 de Saint Laurent, présentées chez lui devant une œuvre d'Henri Matisse : sur Micky (à dr.), un ensemble inspiré de Pierre Bonnard, sur Khadja, une veste brodée de tournesols en hommage à Van Gogh. Cette dernière pièce s'est arrachée à prix d'or chez Christie's en 2019. La National Gallery of Victoria, à Melbourne, en Australie, a déboursé 382 000 euros pour l'acquérir.



Marilou Berry,  
dans le salon  
de Jean-Charles de  
Castelbajac, le  
9 décembre 2016.  
Pour l'actrice,  
l'aristocrate du  
prêt-à-porter façonne  
une pièce unique.  
Ci-contre : l'une de  
ses créations les plus  
emblématiques  
(collection Électrique  
Saga, 2002), autour  
des univers de Disney,  
des Inuits et de son ami  
Keith Haring.





**LA MODE ENTRE AU MUSÉE.** DE SEPTEMBRE 2012 À JANVIER 2013,  
UNE EXPOSITION MAJESTUEUSE À ORSAY DÉPLOYAIT LES FASTES DE L'ÉLÉGANCE  
AU TEMPS DES IMPRESSIONNISTES

Bernard Arnault, président-directeur général du groupe LVMH

# « L'innovation n'est jamais aussi puissante que lorsqu'elle s'appuie sur un héritage préservé »

Interview ANNE-CÉCILE BEAUDOUIN et ROMAIN CLERGEAT

**Paris Match.** Comment est née votre décision de soutenir cette exposition ?

**Bernard Arnault.** D'un enthousiasme partagé avec Guy Cogeval, le président du musée d'Orsay [jusqu'en 2017]. Ce fut tout d'abord sa générosité à aider par les prêts de quelques chefs-d'œuvre des collections du musée d'Orsay l'exposition « Inspiration Dior » que nous avons organisée à Moscou au musée Pouchkine [en 2011] et qui a remporté un immense succès, avec plus de 400 000 visiteurs. À son tour, il nous a confié son projet novateur d'une exposition « L'impressionnisme et la mode » pour cet automne [en 2012] à Paris. Notre appui lui fut aussitôt acquis.

**Qu'avez-vous appris sur la mode au regard des œuvres impressionnistes ?**

Cette exposition montre d'abord que la mode inspire, dès les années 1850-1860, la nouvelle création artistique... Elle fascine les grands peintres impressionnistes. Avec Monet, Cézanne, Manet, Berthe Morisot... la silhouette d'une femme, le détail d'un accessoire ou d'une étoffe deviennent d'un seul coup de véritables sujets de peinture ! La présentation dans l'exposition de certaines robes et costumes d'époque en regard des tableaux qui les représentent est, à ce titre, édifiante. Ensuite, il semble que la mode et l'impressionnisme ont établi une sorte de dialogue pour exprimer une sensibilité nouvelle, un rapport nouveau aux êtres dans cette période charnière de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle où tout bascule vers une modernité radicale.

**Quels sont vos peintres impressionnistes préférés et pourquoi ?**

J'ai une très grande admiration pour Monet, pour sa maîtrise technique et sa perception magique de la lumière et des nuances.

**L'impressionnisme vous impressionne-t-il ?**

Le génie n'impressionne, l'esprit visionnaire de ceux qui, par leur audace, ont fait jaillir de nouvelles visions du monde. En leur temps, les impressionnistes ont eu le talent de s'affranchir des règles établies pour en définir de nouvelles, à partir de leurs propres créations. La palette impressionniste annonce le XX<sup>e</sup> siècle, l'art moderne, l'abstraction... L'impressionnisme est devenu une référence universellement reconnue de notre patrimoine artistique.

**Fait-il partie de votre collection ou de celle que l'on pourra admirer dans votre fondation ?**

Personnellement, je ne me lasse pas de contempler les peintures impressionnistes mais la Fondation Louis Vuitton, dont le chantier avance à grands pas au Jardin d'acculturation puisqu'elle ouvrira ses portes en 2014 [le 27 octobre], présentera une collection à la disposition du public, avec des choix et des objectifs différents. Elle sera principalement consacrée à la création contemporaine et aux artistes de notre époque. Rien n'interdira toutefois d'y établir des filiations avec l'art moderne, ni même avec les impressionnistes ou les grands maîtres de l'histoire de l'art. Je sou-

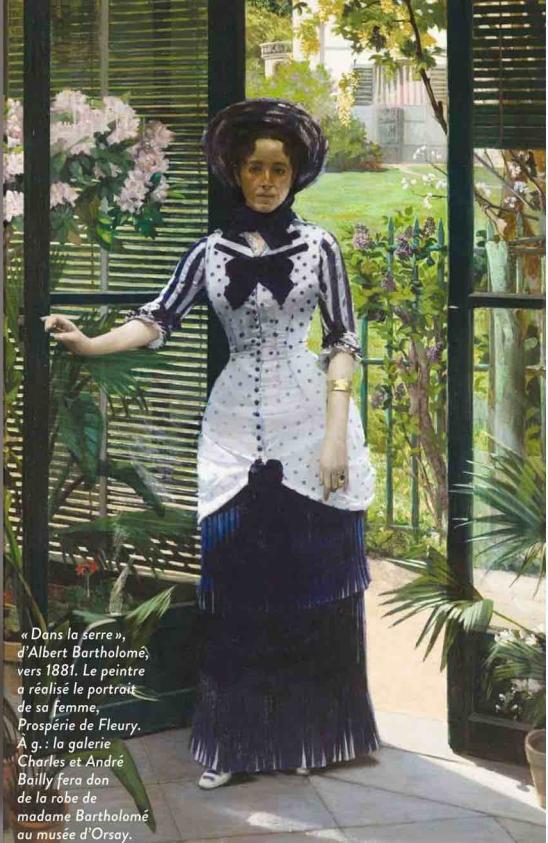
haite d'ailleurs que la Fondation Louis Vuitton soit un lieu ouvert et innovant dans l'approche qu'il proposera au grand public.

**Selon vous, pourquoi ce mouvement fascinait-il tant Christian Dior ?**

Christian Dior fut à son tour un véritable artiste "de la vie moderne", tel que le définissait Baudelaire au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'aube de l'impressionnisme... En seulement dix années de création, de sa première collection en 1947 qui changea les codes de l'élégance mondiale, à sa disparition prématurée, en 1957, il sut exprimer l'aspiration des femmes à la beauté et au bonheur... comme les impressionnistes, au Salon des refusés, établirent en leur temps une rupture avec les canons esthétiques hérités du second Empire. Ils marquèrent le monde de leur génie visionnaire... Aujourd'hui, les noms de Christian Dior et de Claude Monet sont associés partout sur la planète à la culture et à l'art de vivre français. Christian Dior comme Monet avait, en outre, une passion pour la nature, les fleurs et les jardins; il appréciait, derrière une grande liberté apparente, la rigueur de ses compositions. Christian Dior ne disait-il pas d'ailleurs : "Sans la contrainte des règles, il n'y a pas de liberté de création..."

**Les créateurs actuels s'inspirent-ils toujours autant des chefs-d'œuvre de la peinture ?**

Toutes les formes de création puisent à de multiples références. Les inspirations se croisent. Bien sûr, les créateurs de mode s'inspirent des chefs-d'œuvre de la peinture ou, plus largement, des créations d'artistes,



*« Dans la serre »,  
d'Albert Bartholomé,  
vers 1881. Le peintre  
a réalisé le portrait  
de sa femme,  
Prosperie de Fleury.  
A g.: la galerie  
Charles et André  
Bailey fera don  
de la robe de  
madame Bartholomé  
au musée d'Orsay.*

de la création plastique contemporaine, pour imaginer non seulement des vêtements, mais aussi de nouvelles manières de les porter ou de les présenter.

**LVMH est le symbole de la modernité. Pourquoi avoir choisi de restaurer des robes du passé ?**

Pourquoi opposer l'un à l'autre ? Elles reflètent le goût d'une époque dont l'héritage artistique est plus présent que jamais. L'innovation n'est jamais aussi puissante que lorsqu'elle s'appuie sur un héritage préservé. Par ailleurs, c'est tout un patrimoine artisanal, bien vivant, qui a été mobilisé autour de cette exposition. La maison Dior a en effet pris en charge la totalité du programme de restauration des modèles exposés, qui ont été confiés pendant plusieurs mois aux meilleurs ateliers de restauration à travers toute la France. Cet engagement de Dior était légitime car la réussite de cette maison prestigieuse repose sur la préservation et la transmission de son patrimoine et du sa-

voir-faire de ses artisans. Pour notre groupe, il n'y a pas de clivage entre patrimoine et modernité. Certaines de nos maisons ont plusieurs siècles et, à l'heure d'Internet et des nouvelles technologies, elles exportent leurs produits dans le monde entier. Notre enracinement dans la tradition est la source de notre confiance dans l'avenir.

**Une exposition comme celle-ci serait-elle réalisable avec des robes et des œuvres contemporaines ?**

L'art contemporain a rompu avec la représentation. Il existe donc peu d'œuvres d'art moderne et contemporain mettant aussi scrupuleusement en scène qu'un tableau de Manet la physionomie et l'habillement. Et pourtant je ne répondrai pas par la négative. En effet, les liens entre l'art et la mode n'ont jamais été aussi étroits que depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Je pense notamment aux expériences du Bauhaus, ou à la relation particulière de Schiaparelli à Dalí, sans parler des multiples usages du

vêtement dans les installations de nombreux artistes contemporains, de Joseph Beuys à Christian Boltanski. Christian Dior était l'ami des artistes et une exposition va s'ouvrir à Pékin, au Musée national, où les créations de la maison Dior, son histoire inspirent la toute nouvelle génération d'artistes chinois. Cela devrait être étonnant. Actuellement dans différentes capitales du monde vous pouvez aussi admirer les créations de Yayoi Kusama inspirées par Louis Vuitton.

**Aimeriez-vous organiser un défilé au musée d'Orsay ?**

Ce serait sûrement magnifique. Dans cette optique, l'exposition "L'impressionnisme et la mode" contribue à faire reconnaître la mode comme un fait culturel et artistique à part entière, en résonance avec la peinture ou la sculpture... Robert Carson, qui assure la scénographie de l'exposition, en a d'ailleurs eu l'intuition. Il la présente comme un véritable défilé de mode. Le résultat est remarquable. ■

*Janvier 2021. Entre deux confinements,  
les grandes maisons ouvrent leurs portes  
à Paris Match. Tel Dior, rue Jean-  
Goujon. La directrice artistique des  
collections femme, Maria Grazia Chiuri,  
nous accueille dans les coulisses du rêve.*

*Photo EMANUELE SCORCELLETTI*





# DES CRÉATRICES, ENFIN !

La mode habille essentiellement les femmes et ce sont pourtant des hommes qui la conçoivent. À part Coco Chanel, Carven, Rykiel ou Madame Grès, le XX<sup>e</sup> siècle n'aura guère privilégié les créatrices. Depuis les années 2000, les choses changent. Le triomphe de Prada est orchestré par Miuccia, ex-militante communiste. Dans l'emblématique maison Dior, John Galliano est remplacé par l'italienne Maria Grazia Chiuri, aux convictions féministes bien ancrées. La pionnière dans le luxe responsable Stella McCartney a installé son succès, tandis que la plus provocatrice, Vivienne Westwood, reste indémodable. Avec les femmes, la mode n'est pas seulement beauté, elle s'engage.



5 octobre 2016. Miuccia Prada au défilé Miu Miu printemps-été 2017, lors de la fashion week. Avec son trench-coat à plumes et ses sandales plates, la reine de la mode milanaise fait sensation.



Punk is not dead.  
Vivienne Westwood dans son studio de travail de Battersea, à Londres, en 1996. Grâce à ses créations excentriques et ses défilés militants, la styliste anglaise a fondé un petit empire



**MIUCCIA,  
VIVIENNE,  
STELLA...  
LEURS LIGNES  
DÉLIVRENT  
UN MESSAGE**

*Stella McCartney en compagnie de ses mannequins, en juin 2015 à New York. Défenseure des animaux, vegan et écolo pure et dure, la fille de l'ex-Beatle s'est imposée sans cuir ni fourrure.*

# Maria Grazia Chiuri

## « LES TISSUS RACONTENT L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ. LES MÉTIERS DE LA MAIN DISENT TOUT D'UN PAYS. JE LE VOIS À CHACUN DE MES VOYAGES »

Un entretien avec Élisabeth Lazaroo

**U**ne place de village ornée d'une église romane, veillée par saint André, déjà ardente sous le soleil matinal. Tricase. Le bout du bout du monde, bordé par les mers Adriatique et Ionienne. Maria Grazia ? Rachele, sa fille, la beauté d'une madone florentine, tambourine pour se faire entendre contre la lourde porte en bois repeinte en gris Dior, puis sur les persiennes de la chambre à coucher. Elle appelle le portable, rappelle. Elle insiste. Nous patientons. En face, un marchand installe des chaussures sur un étal de fortune. Enfin, la porte s'entrouvre. Short en jean, tee-shirt, pieds nus, cheveux en bataille, paupières plissées, Maria Grazia apparaît. On dirait une adolescente. Le sommeil lourd au lendemain des longues répétitions de son défilé au cœur de Lecce, la directrice artistique des collections de la maison Dior n'a pas entendu le réveil. « Venite, venite ! » Entrez, entrez !

Dans le préau qui fait office d'immense vestibule, quelques livres sont posés sur un petit piano droit, clavier ouvert, comme un vestige de l'enfance. On découvre plusieurs petits blocs de bâtiments, dont les toits plats en terrasse accueillaient autrefois les citernes à eau. Les murs blancs donnent du contraste au lit de repos à baldaquin chiné lors d'un voyage. Au sol, un tapis en soie digne de la manufacture de la Savonnerie. La maîtresse des lieux attrape un croissant, offre des figues et du café. Nous filons dans la ferme de son père, à cinq minutes, où rien n'a bougé. Volubile, elle parle avec les mains, son corps bouge rapidement, mais en souplesse. Pieds nus toujours, sur la terre rouge feu, elle m'emmène dans un verger de citronniers et d'orangers, ceinturé de murs, typique des fermes apuliennes. Il est 12 heures, il fait 35 °C.

**Paris Match.** Vous créez la surprise avec un défilé à huis clos. Vous teniez à cet événement ?  
**Maria Grazia Chiuri.** Nous voulions apporter un message

d'espoir aux ateliers et à la mode en général, très touchée par cette crise. Les artisans sont en danger, beaucoup ne savent pas comment survivre. Cette collection m'est très personnelle, je la dédie à mon père que j'ai perdu lorsque j'avais 27 ans. Et aux artisans de sa région, les Pouilles. Ici, chaque famille avait un métier à tisser. Tout le linge était fait à la main. Petite, quand je venais à Tricase en vacances chez ma grand-mère, toute la famille brodait le tombolo, un point de dentelle ancestral. Cette collection parle de tradition. A travers mes voyages, je vois combien les artisanats se ressemblent et ce qu'ils veulent dire d'un pays. Les étoffes font partie du mythe et les tissus racontent l'histoire de l'humanité. Les Pouilles, c'est le bout du monde pour les Italiens, une terre aride, caillouteuse, difficile à cultiver et pleine de sel. À Tricase, nous avions une vie très simple. L'été, mon père et ses frères et sœurs aidaient leurs parents aux champs. Ils se lavaient à 4 heures du matin pour récolter le tabac. Lorsque le soleil brûlait, ils rentraient faire la seconde partie de leur travail, qui consistait à coudre les feuilles entre elles pour les sécher. À l'heure du déjeuner, mon père m'emménagea ma baigner, nous y allions pieds nus. L'après midi, on jouait entre cousins sous le figuier. On comprenait ici que les chances dans la vie ne sont pas les mêmes pour tous. Soit on travaillait la terre, soit on migrait. Mon père avait décidé de partir pour Rome.

**Votre mère était couturière. Quelles sont ses remarques sur votre mode ?**

Quand j'étais chez Valentino, elle me demandait toujours ce que pensait M. Valentino, comme s'il était mon professeur et moi son étudiante ! Christian Dior n'était plus là, elle ne peut pas le dire. [Rires.] Dans son esprit, M. Dior est forcément derrière mon épaulé à juger si ce que je fais est bien ou pas !

**À travers ce défilé, vous célèbrez également la tarantelle, cette danse piémontaise. Pourquoi le sacré et le profane vous fascinent-ils tant ?**



Juillet 2020, à Lecce, en Italie. Au côté de sa mère, Maria Pia Petrelli, 83 ans.

Je crois aux signes. Il y a toujours une raison aux choses qui nous arrivent, nous ne pouvons pas tout contrôler. Les mystères, les symboles astrologiques aident à avoir une vision positive. J'aime la magie parce qu'elle nous donne de l'espérance. Quand Catherine Dior, résistante, fut déportée, son frère chercha dans le tarot des raisons de croire qu'il allait la retrouver.

**Plus on descend dans le sud de l'Italie, plus le rôle de la tradition religieuse est majeur. Les rites de la semaine sainte sont inscrits au patrimoine immatériel des Pouilles. Croyez-vous ?**

J'ai une relation étrange avec la religion. J'ai été élevée par une grand-mère maternelle très croyante. Elle avait 38 ans, deux garçons et deux filles quand son mari a été tué par les nazis. Elle allait à l'église et au cimetière tous les dimanches, ne s'est jamais remariée et a voué sa vie à son défunt mari, qu'elle adorait. Ma mère et mon père n'étaient pas si croyants. Je me souviens que, lors des grands débats des années 1970 sur le divorce et l'avortement, mes parents étaient pour, ma grand-mère totalement contre. Ils ne m'ont jamais rien imposé.

**Votre premier acte contestataire ?**

Il y en a beaucoup ! Jeune, je ne faisais jamais les choses que je ne voulais pas faire.

**Comment êtes-vous devenue féministe ?**

Je ne me suis jamais pensée féministe. Même si je le suis probablement devenue. Toutes les figures féminines autour de moi ont toujours été et sont encore fortes et indépendantes. Mon père ne m'a jamais parlé comme si j'étais fragile. Il ne m'a jamais dit : "Il faut que tu trouves un mari." Il me disait que si je travaillais avec sérieux, j'aurais les mêmes chances que tout le monde.

**Depuis votre arrivée chez Dior, il y a quatre ans, chacun de vos défilés est une démonstration d'activisme. Vous dénoncez les stéréotypes patriarcaux et délivrez des slogans choquants : "Nous sommes toutes clitoridiennes." Ou, sur le**

show de Lecce : "La différence pour les femmes est des millénaires d'absence de l'Histoire." Dans vos silhouettes Dior, où se situe votre révolution ?

J'essaie de créer une ligne plus libérée. Vous pouvez porter une veste Bar et vous sentir libre parce que la construction est plus légère. J'ai enlevé tout ce qui n'était pas nécessaire, pour aider les femmes à se sentir en confiance dans leurs vêtements.

**Certains vous reprochent des collections trop "portables". Que répondez-vous ?**

Qu'être à la mode n'est pas être dans l'inconfort. La beauté, ce n'est pas se figer comme une statue mais sentir son corps dans le mouvement d'une robe confortable.

**Ne craignez-vous pas de désacraliser le rêve que véhicule cette grande maison ?**

Le rêve de la haute couture réside dans son savoir-faire. Sur cette image, s'est construit un stéréotype irréaliste de la féerie. Mais elle a changé. La nouvelle génération ne veut pas être Cendrillon mais Mulan.

**Schiaparelli, Madeleine Vionnet, Mme Lanvin, Mme Grès, Mary Quant, Gabrielle Chanel ou Sonia Rykiel, que vous inspirent ces créatrices ?**

Toutes ont libéré le corps des femmes. Ce ne pourrait être autrement. La plus grande d'entre toutes fut Gabrielle Chanel. La femme moderne, c'est elle ! J'adore Schiaparelli, elle était dans un dialogue constant avec les artistes. J'essaie aussi d'avoir cette vie proche des artistes.

**La France vous a-t-elle montré un chemin créatif différent ?**

J'ai beaucoup appris de la France. C'est la seule nation où la mode est une institution. Sidney Toledano a dit dernièrement en visioconférence : "La mode fait partie de la culture française." Je n'ai jamais entendu une telle déclaration à propos de l'Italie. Nous n'avons pas un musée dédié à la mode ! Sous l'influence du catholicisme, elle est jugée comme superficielle. J'aimerais que la mode, à l'instar de la poésie ou de la littérature, soit considérée comme faisant partie de la culture.

**C'est sur vous que repose la prospérité des ventes de la maison, qui ont affiché des chiffres record en 2019 et au premier trimestre 2020. Comment gérez-vous le stress ?**

Je reste dans ma chambre pour lire. Je consacre du temps à ma famille. C'est très important d'être en lien avec mes racines. Quand j'ai commencé, l'attention du public se concentrat sur la création. Aujourd'hui, elle se porte sur tout. La maison Dior est si célèbre que tout ce qu'on y fait attire la curiosité. C'est une expérience magnifique, mais aussi très intense. J'apprécie vraiment ma chance. Mais je veux rester la simple Maria Grazia, en contact avec la réalité.

**Frappée par la crise du Covid, la mode se remet en question. Certaines maisons envisagent de quitter la fashion week. Quel est votre avis ?**

C'est un rendez-vous essentiel pour la mode et pour les villes qui y participent. Les journalistes et acheteurs viennent du monde entier pour les collections des grandes maisons, mais aussi pour les plus petites. N'oublions pas que les grandes griffes sont importantes pour les autres. Dans un moment difficile où nous avons tous travaillé à distance, nous devons comprendre ce qu'il y a derrière le système de la mode.

**Tricase et toutes les Pouilles doivent être fiers de vous savoir à la tête de Dior !**

Je crois que oui. J'en suis très fière également. Ici, rien ne pourra m'arriver. Si j'avais besoin de quoi que ce soit, je trouverais toujours quelqu'un pour m'aider. Comme Rome, Tricase, c'est chez moi. ■

# LES PLUS BELLES ROBES DOIVENT TOUT À CES MAINS ANONYMES

Les mains d'or de la haute couture parisienne,  
rassemblées par Paris Match en août 1973.  
Couturières, premières mains qualifiées ou premiers  
d'atelier, ils et elles sont les discrets rouages  
des plus grandes maisons : Courrèges, Cardin,  
Dior, Givenchy, Lanvin, Balmain...





Boulevard Poissonnière, à Paris, en 2021.  
Travailler sur ce manteau inspire  
par la cartomancie suppose des trésors  
d'excellence... et de patience (deux mille  
heures de broderie). Ici la finition sur  
les symboles de tarot, dans les ateliers  
Vermont, vénérable brodeur racheté  
par Dior en 2012.



Dans les ateliers parisiens de Chantilly,  
en 2021. Gros plan sur un travail délicat  
d'assemblage des broderies et du tulle  
de satin. Plus de mille heures de travail pour  
cette robe aux 200 000 sequins.

Christian Dior aimait les journalistes, c'était un favori de Paris Match jusqu'à sa disparition en 1957.

Coco Chanel, toujours, excellente en interview n'attendait pas sa mort pour voir déployée sa vie entière dans nos pages.

Plus timide, Yves Saint Laurent préférât poser avec son amie Catherine Deneuve qu'il a habillée de 20 à 70 ans !



# UNE HISTOIRE D'AMOUR AVEC PARIS MATCH

Par CATHERINE SCHWAAB

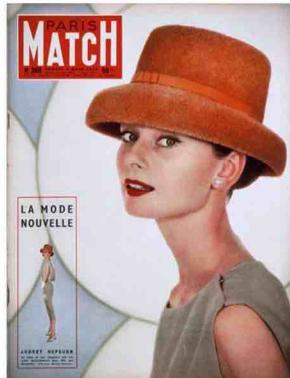
AU FIL DES DÉCENNIES, NOTRE MAGAZINE N'A RIEN RATÉ DES PÉRIPÉTIES DE CET UNIVERSE FOISONNANT DE SUJETS, AUSSI JOURNALISTIQUES QUE VISUELS

**UN PHÉNOMÈNE SOCIOLOGIQUE.** Depuis sa fondation en 1949, notre hebdomadaire est sur le terrain des changements dans nos sociétés. En France, à l'étranger, les reporters enquêtent, interviewent, photographient et interprètent. La mode, comme la politique, l'économie, la santé... est un univers très riche et qui traduit nos évolutions sociétales : la mini, libératrice ; le pantalon, plus pratique que la jupe ; le tailleur souple, uniforme idéal des femmes actives... À travers les modes, ce sont de nouvelles images féminines qui surgissent. Mais aussi l'expression de tendances profondes dans le travail, le cinéma, l'économie. Match s'en fait le porte-voix.

**DES PERSONNAGES ET DES HISTOIRES.** Dans ce milieu hypersensible, débordant de créativité et d'extravagance, forcément, les acteurs sont de « bons clients » pour les journalistes ! Le franc-parler de Chanel, l'humour caustique de Karl Lagerfeld, les confidences d'Yves Saint Laurent ou de Pierre Bergé, les perfidies d'Azzedine Alaïa, à chaque interview, le papier fait mouche. Il faut bien avouer qu'aujourd'hui, les couturiers et créateurs ont un discours nettement plus formaté, voire platement « corporate ». Dommage.

**DE GRANDS PHOTOGRAPHES.** La mode fut et reste à jamais le terrain de jeu idéal pour faire aimer une photo, et même déclencher des carrières. Combien de nos lecteurs, éblouis par les clichés de Lindbergh, Avedon, Newton, Bourdin, Demarchelier, Issermann, etc. ont trouvé leur voie grâce aux nombreux « shootings » partis dans Match ! Certaines séances coûtent des fortunes en voyages, décors, casting... mais rien n'est trop cher pour mettre en scène une collection. Et ensuite, photos déployées sur des doubles pages dans Match, le jeu en vaut la chandelle, incontestablement. Aujourd'hui, les grandes maisons le savent et collaborent avec enthousiasme.

**ET DE TRÈS JOLIES FILLES !** Ne nous cachons pas une vérité élémentaire : la mode, ce sont aussi – surtout – de très belles femmes. Et dans une actualité plombée par les guerres et les crises, rien de plus revigorant qu'une « série mode » pour nous remettre le moral. Paris Match a suivi les carrières des mannequins célèbres d'autrefois comme celle des tops et des actrices, à commencer par l'inégalable Audrey Hepburn qui fut l'inspiratrice d'une vie entière pour Givenchy. Les temps changent : les marques « signent » des stars pour un temps. Puis le vent tourne... Une égérie chasse l'autre. ■



Audrey Hepburn, ci-dessus, était une couverture idéale : avec elle, on parlait tendances, mode et cinéma.

Pour célébrer les défilés, en ces années-là, n'hésitait pas à mettre un mannequin inconnu en une. Puis, dans les années 1990, au moment des top models, Claudia Schiffer, entre autres, a imposé sa plastique et était interviewée comme une star planétaire.



Le directeur artistique du journal se permettait des audaces impensables aujourd'hui : barer le visage d'un top aux allures de Grace Kelly, ou jouer le voyeurisme à la jumelle pour dévoiler les défilés ! Très pop !

M I C H E L  
**HERBELIN**

ATELIER D'HORLOGERIE FRANÇAISE



EXCEPTION & CRÉATIVITÉ

se conjuguent dans ce coffret Antarès édité en série limitée. Une montre unique sertie de 70 diamants et accompagnée de deux bracelets interchangeables. Un modèle iconique manufacturé avec précision dans nos ateliers de Charquemont.



LOVE  
*Cartier*